

MAURICE COTON

TERRE DES MOTS

Récit de la vie merveilleuse

ROMAIN COUCET

1 - LE LIVRE

Les gens, quand on les connaît, ce n'est plus pareil. Ils parlent tout le temps ou ils se taisent. On voudrait qu'ils nous ressemblent. Mais on ne les aime jamais comme il faudrait, jamais assez. Soi-même, on n'aime vraiment que la personne qu'on a été. Et comme cette personne n'a pas encore disparu, l'on a d'autant plus de peine à se figurer le passé que le présent en semble une imparfaite reconstitution. Alors, chacun de son côté, on cherche à tout obtenir du présent.

Si j'écris un livre, il commencera ainsi. Je n'ai jamais écrit de livre qu'on ait dû m'éditer. Je n'ai jamais écrit de romans, m'étant dit que cela attendrait. Voici que l'heure a sonné pour le faire. Je ne m'en plains pas. Quelle crainte y aurait-il donc à raconter une histoire, surtout quand on ne sait rien encore de ce qu'on va raconter ? Ce sera peut-être un livre de trop. Ce sera sûrement une histoire qui n'a pas existé et que rien n'empêchera d'être réelle à sa façon. Peut-être aussi échouerais-je dans ma tâche, comme beaucoup avant moi et après moi.

Quand on les connaît, les gens aiment raconter leurs histoires. Toutes me font penser aux tableaux de batailles peintes par Uccello, les armes levées au ciel contre un ennemi qu'on ne discerne pas. Toutes me rappellent aussi le célèbre tableau de Duchamp, « Nu descendant un escalier ». Pour en paraphraser le titre, je voudrais peindre dans les pages qui suivent le portrait d'un homme remontant sa vie nue.

Cet homme, dont je vais essayer d'accompagner l'existence, est déjà présent dans mon esprit qu'il traverse de part en part. Il ressemble à quelqu'un de toujours très fidèle. C'est le sort qu'il mérite de vivre comme d'aucuns attendent à un rendez-vous au-delà même du moment où personne ne viendra plus les rejoindre. Mais sa qualité principale reste une inébranlable foi dans le désir d'aimer.

Le lecteur trouvera certainement là une raison supplémentaire de me voir échouer dans ma tentative d'écrire un vrai livre. C'est pourquoi j'ai choisi, sans chercher le moins du monde à embrouiller les pistes, de parler de cet individu à la première personne, comme s'il s'agissait de moi-même.

Un tel artifice me permettra de distribuer les rôles plus à mon aise. Outre que je parviendrai ainsi à me transfigurer, je me mêlerai moins de ce qui ne me regarde pas. Quant à la vérité qui en découlera, elle ne sera jamais que le pâle reflet d'une autre vérité cachée. Devant une réussite qu'il obtiendra seulement s'il correspond aux lois du genre, ce livre sera par conséquent mon propre roman, le premier et pas nécessairement celui auquel je m'attacherai le plus.

La vie m'a déjà fourni de nombreuses occasions d'être heureux et comblé de ces bonheurs qui arrivent à l'improviste, comme des hôtes de passage au beau milieu des rêves. C'est une chance d'être au monde quand on s'imagine dans la peau radieuse d'un passeur de gué. La rivière charrierait toutes les idées noires de la création qu'on ne s'en apercevrait ni ne s'inquiéterait même pas.

Les gens que l'on connaît, disais-je, ne résistent pas à l'appel des mots.

Moi je me range parmi ceux qui ont toujours aimé d'une égale passion les gens et les mots. Si je peux, j'écrirai donc le livre d'un homme qui aime les mots, et, par-dessus tout, le mot amour, à double titre.

Parfois, les murs des maisons me semblent des pages de dictionnaire d'où s'échappent de nouveaux sens illuminant l'avenir. Sur ces feuilles libres qui tombent s'écrit mon illusion d'avancer. Il m'arrive d'avoir l'impression que circule dans mes veines le sang de l'amour. Oui, si j'étais le mot amour, j'aurais des tas d'histoires à raconter.

Toujours j'ai pensé que l'histoire de ma vie était celle de mes amours. Tout ce qui s'y retrouvait était digne d'être raconté.

Que mes vieilles connaissances ne s'offusquent pas si elles entendent maintenant une formule que je leur ai longtemps répété pour mieux leur montrer mon caractère ! Je suis de la génération du trou des Halles.

Ma vie d'homme s'est éveillée sur un grand chantier de démolition. On m'avertissait de cette manière du scandale de la mémoire. Je laissais aux adultes le soin de reboucher à leur convenance cette immense plaie. Les lenteurs administratives avaient donné raison à mon imagination d'inventer des plans de reconstruction. Personne d'autre que moi n'en avait idée. Plutôt que de faire partager mes visions,

je devinais innocemment que beaucoup de mes semblables bâtissaient et occupaient leur esprit comme le mien.

Dès lors, ma vie s'est révélée pleine d'incertitudes et d'histoires incomplètes, inaccomplies ou arrêtées. Mais cet inachèvement importait plus que tout le reste. Il n'y aurait jamais de fin dans ma vie et toujours des commencements. Comme en semant, seul l'amour des mots relaterait mon sentiment d'incomplétude.

Les gens, quand on les connaît, vous passent cette fantaisie. Ils vous prennent pour un velléitaire. Ils vous tiennent à l'écart de leurs réjouissances pour vous ruminer leurs problèmes. Ils ont tort mais ils n'en abusent pas.

On ne devrait pas dissimuler ses plaisirs. La seule personne dispensée est l'autre qu'on porte en soi.

Rares parmi nous échangent des regards contre ce miroir intérieur, ferrailleur de fantasmes et braconnier des plus farouches rêves.

On ne devrait pas non plus dissimuler son enfance sous une épaisse confiture de mots. Tous les enfants se ressemblent, dit-on, comme pour conjurer le sort et chercher la vérité introuvable. Leur turbulence est l'amour de la vie. Leur façon de ne pas tenir en place indique bien leur soif de découvertes.

J'ai été un fervent amoureux dès mon plus jeune âge. Jamais je n'ai dû m'interroger sur mon bonheur de vivre. Jamais il n'y a rien eu de plus indiscutable pour moi que d'être en vie. J'ose avouer que je n'ai jamais ressenti, même chez les plus méchantes personnes, la moindre volonté de contrarier ma nature.

Cela dit, rien ne m'a été simple. Combien de mes paisibles et saintes attitudes ont été prises pour des sourires narquois ? On m'a ainsi décerné de nombreux prix d'hypocrisie, de vantardise et, si l'on emploie encore le mot au mauvais sens, de malice.

Mon optimisme naturel m'a appris à n'attacher aucune importance aux excessives légèretés dont je pouvais être victime. Il m'a valu beaucoup de solitude. J'espère que je ne manquerai pas de le souligner tout au long de l'ouvrage.

2 - LES JOUETS

Mon enfance radieuse m'a laissé de bons souvenirs de certains de mes jouets. Curieusement, chacun d'eux marque un lieu plus qu'une époque précise. Dans ma tête, mes confusions proviennent d'une liberté conquise sur l'écoulement du temps. La beauté ne saurait être atteinte de vieillissement. Je l'ai toujours pensé et n'en ai point tiré une preuve d'originalité.

Il me semble que j'ai trouvé beaucoup de choses belles, plus peut-être que la plupart de ceux qui les créaient ou s'autorisaient des jugements. Aussi ne me suis-je jamais horrifié qu'avec raison et indulgence, tout au plus avec insolence et sans recourir à la moindre violence.

Pourtant, j'ai été un mouflet à qui l'on a inculqué le sens de la bataille par des soldats de plomb et des panoplies militaires que je recevais de bon coeur. Mon plaisir dépassait toutes les appréhensions que j'aurais pu avoir de l'avenir. J'avais commencé une collection d'étoiles de shérif. De cette constellation d'objets dorés ou argentés j'avais mieux regardé les astres comme autant de lueurs d'une justice éclatante.

Que n'ai-je pas transformé en rêve ? Passés entre mes mains, tous les jouets constituaient des éléments propres d'un langage qui s'instaurait avec moi.

Quand j'y repense, je comprends pourquoi j'ai tout donné au monde du rêve.

Il ne me faut pas réfléchir trop longtemps pour estimer que les cruautés de notre vieille planète ne m'offraient pas d'autre solution. Dans les journées les plus orageuses, j'ai répondu à la violence par le scintillement des étoiles ou la fulgurance des éclairs. Mes rêves comme mes jouets n'ont apporté qu'une demi-réponse à mes doutes, qu'une demi-réalité à ma clarté d'expression, mais je n'en demandais pas plus et je m'en satisfaisais.

L'incompréhension ne m'a jamais paru comme un grave travers. Elle est une manie ou un réflexe contre les parents de l'intelligence et contre les patrons de la volonté. Elle est un étonnement permanent, une vérité en ébullition. Quand je ne fais plus attention à ce que je dis, mes pensées l'emportent sur mes émerveillements. Tout ce que je peux alors énoncer ne m'appartient pas.

Il est bien que la langue ni l'écriture n'aient pas prévu un signe ou une ponctuation pour relever ces passages où l'âme divague, enveloppée dans la camisole du sens.

C'est donc la vérité qui est mystérieuse. Rien ne la dévoile qui ne vaille la peine d'être tenté. Mais j'en reviens à mes jouets, mes premiers amis. Aujourd'hui, les mots les ont remplacés. Les mots ont été mes premiers jouets.

Le cours de mon passé en ramène avec soin les épaves jusqu'aux rives de ce livre. Chaque pêche se révèle miraculeuse. Des guillemets recueillent tout dans leur filet. Les guillemets indiquent que je renonce à me reconnaître dans cette quête et que je me retranche derrière mon immuable scepticisme.

M'expliquera-t-on pourquoi j'ai toujours prononcé les mots pour apprendre à parler ? De même, toutes les paroles qu'on m'adresse arrivent à moi vierges d'un sens ancien. Les mots restent mon jeu favori parce que je leur donne toujours une chance. Les cadeaux des mots ne se cassent pas et ne se perdent pas non plus.

Un écrivain universel a parachevé mon caractère. Je parle de Jorge Luis Borges dont je me faisais fort de lire toute son oeuvre traduite. Son érudition devenait la mienne. Je m'en emparais pour assouvir mon appétit de connaissances, surtout du côté de celles qu'on n'acquiert que dans d'incertaines méfiances. Cette façon de prendre aux autres m'a souvent valu beaucoup d'antipathie. Je m'en suis inquiété jusqu'au jour où j'ai compris que tout le monde réagissait ainsi dès lors qu'était posée la question du savoir. Quant à Borges, il a gardé pour moi ce don du poète de toujours ajouter le bonheur des mots au bonheur de vivre. J'ai même pris l'un de ses vers comme devise : « Tout existe, hormis une chose, l'oubli ».

Quels beaux présents nous donnent les auteurs de livres ! S'ils le savaient, je suis sûr que beaucoup renonceraient. Que dis-je là ? Je vante les méprises de mes semblables qui n'en sont pas encore revenus d'avoir donné du plaisir quand ils en cherchaient.

Dans ces conditions, je ne vois pas comment les mots auraient pu me déplaire une seule fois. L'écriture, oui, parfois me laisse sur ma faim. Mais les reproches que

je formulerais priveraient de liberté le lecteur. Avec le temps, les jouets des mots m'ont donné le goût de la sagesse et du juste équilibre.

Le regard que jette Borges sur son passé inonde la pampa de son enfance de toutes les teintes de la nostalgie. Sur ce regard débarrassé des rivalités du temps se lève la couleur de la vie. Soudain, ce regard change de provenance et la pampa existe et voyage dans la tête de chacun. Bonjour nostalgie, tu tiens la main des mots jusqu'à leur dernier souffle.

Donner ce qui a été prolonge la vie. Peut-être laisserai-je de moi l'image d'un homme qui aimait les mots au point d'en protéger l'indépendance. J'ai ainsi pensé barrer le mot mort dans ce récit à chacune de ses apparitions, comme cela : ~~mort~~ pour en conjurer le sort tout en permettant de poursuivre la lecture.

Les gens, quand on les connaît, semblent ne pas changer. Seuls les mots peuvent rétablir la vérité. Les mots sont ma seule façon de changer les choses. Plus que pour eux, je vis en eux. Ils frappent sans cesse à ma porte et me rappellent leur propre solitude. Alors que je passe mon chemin, ils m'abondent :

— Où vas-tu avec cette cigarette à la main ?

Comme je ne fume pas, je présume qu'à travers moi ils s'adressent à quelqu'un d'autre dont le souvenir va provoquer l'arrivée. Il me faut, me dis-je sans certitude, attendre et garder confiance dans les souvenirs d'autrui sur ma personne. Puis je réponds :

— Ce n'est pas une cigarette, mais un papier roulé rempli de mots qui me traversent l'esprit.

Je déroule le papier et découvre ces paroles trop niaises pour être mal comprises ! « Si je dis à quelqu'un qu'il a du charme, je ne m'engage pas de la même façon qu'en lui parlant de sa voiture en hiver avec beaucoup de gel sur les vitres ». Et je presse l'allure en considérant les bons aspects de l'existence, comme de regagner son logis après un dur labeur pour tenir salon avec sa progéniture.

Vite, l'amour n'attend pas. Son impatience accapare l'avenir. Le présent est silence et les mots ouvrent les coffres de tous les trésors. Mais je ne puis attendre que tout s'arrête.

Vite, l'amour arrive. Oui, je suis ce genre d'être qui invente des temps morts dans sa vie. Bien au calme sous la couverture géante d'un livre ouvert sur ma tête et dont les pages battent ma modeste destinée, je ne crains pas la débandade des mots.

Je souhaite aux mots beaucoup de métissages de sens et de mariages de sons. Partout, je vois des sujets de livre et je me demande où penche mon cœur. Ne fonde-t-on pas l'éducation sur une préférence entre l'abeille et la guêpe ? On peut longtemps hésiter sur la réponse à donner et emprunter en patientant les sentiers qui mènent des essaims aux guêpiers et vice-versa.

C'est mon côté moraliste d'aimer ce qui est, d'aimer la vie comme elle va. De toute façon, à l'instar de notre vieille planète, on tourne en rond. Il se trouve toujours quelque chose de nouveau à voir sur la trajectoire.

Vite, revienne le printemps ! Les mots tendent leurs fruits. Que soient rassurées les personnes qui me reprochent de les cueillir dès leur éclosion ! Comme elles, je pense que les mots n'existent pas sans images. Et je ne prends que ma part.

Les images ont planté leurs maisons au bord de la mer. Des fenêtres restent ouvertes sur le large pour laisser entrer le rire des vagues.

Je ne sais pas pourquoi j'ai choisi ce rire qui s'échappe de tout, même de ce qu'on fait de plus beau. La beauté absolue n'existe pas, sinon d'une manière si fugitive qu'on ne l'aperçoit pas. La beauté réelle devient la recherche de la beauté et le livre la recherche du livre.

Pourtant, ce ne sont que des mots enrichis d'une valeur sacrée que je ne peux définir ni posséder. Il me suffit d'écrire les mots pour mieux comprendre le pouvoir d'attraction et de persuasion qu'ils exercent aux dépens des paroles. La connaissance de ce pouvoir est un art. Mais je ne veux pas croire que j'écris mon amour des mots pour exercer ce pouvoir sur moi et régler ainsi ma reconnaissance à la vie.

Certes, je ne sais pas pourquoi j'ai choisi ce mode d'expression. La magie des mots ne craint pas l'usure du pouvoir. Comme aux îles lointaines, elle accueille avec des guirlandes mes plus secrètes pensées. Il y a bien la certitude que je ne restituerai jamais ce qui me touche le plus profondément, mais j'en reste quitte pour une frayeur enfantine immédiatement suivie d'une grande démonstration de plaisir.

Les mots me sont promesses de récompenses. Rien de ce que j'écris ne se détache de moi sans aller vers un sens positif et favorable. N'en déplaise aux maniaques d'un autre sens, le monde des humains serait donc, selon moi, peuplé de mots appelés un jour à s'affranchir.

Cette dédicace aux mots m'éloigne de mon roman. Au lieu de l'écrire, je domine mon écriture. En chien fidèle, je suis mon roman à la trace. Il est mon maître et, par-delà mon propre personnage, je m'engage à lui rester attaché.

Au baromètre des images, l'aiguille s'est arrêtée au beau fixe. Moi je vis par aimantation. Mon éloge des mots a peut-être la vertu mécanique des flirts juvéniles. Mon cerveau se pique au jeu des joues rouges. Il lui fait drôle d'énoncer que je me porte comme un charme qui se fond dans les mots. La lumière de la vie s'y allume et s'y éteint. D'illustres guillemets me rendent tout guilleret.

3 - LA FLEUR

A ce détour de mon livre, l'honneur me revient de conter le récit de la fleur de banquise que l'on trouve dans une coupe ébréchée par endroits. Laisseée là par une main inconnue, elle se dessèche encore derrière une vitrine de musée et refléurit dans le printemps de ma mémoire.

Une étiquette jaunie par les années indique le nom savant de la plante griffonné à l'encre de Chine. Mais pour en connaître l'histoire, il faut attendre le mercredi et suivre sans mot dire le guide de salle en salle. Cet homme sort les visiteurs de leur torpeur quand il relate que la plante a été cueillie lors d'une expédition au pôle nord. Un explorateur des glaces en avait fait la promesse à une femme qui avait disparu de sa vie.

Mais il avait continué de l'aimer en pensant que la fleur de banquise lui ramènerait son idole. Au terme d'une ultime marche il l'avait enfin découverte, avant de mourir d'épuisement.

On l'avait retrouvé sur un maigre tapis de fleurs, son carnet de bord glissé au creux de la poitrine. Le givre avait presque effacé la dernière ligne de ce journal qui se terminait ainsi : « J'ai franchi le rêve de la fleur de banquise. » A la page suivante, une date indéchiffrable avait été inscrite, comme écrasée sous les pétales d'une fleur que dans un dernier geste il avait ramassée.

Ensuite, on avait latinisé le nom de la femme à qui était destinée la fleur et qui n'avait jamais donné signe de vie. Au cours d'un colloque de botanistes, plusieurs hypothèses avaient été émises sur l'apparition de cette plante dans un climat arctique. Le phénomène était pourtant resté inexplicable. Seule la redécouverte de mêmes fleurs aurait permis d'échafauder une solution. Malgré les efforts, personne jusqu'à ce jour n'en a retrouvé le moindre spécimen.

Je n'ai jamais révélé que le nom de la fleur de banquise désignait celui de maman. Sans erreur possible, c'était bien elle qu'avait aimée l'aventurier des neiges.

Je ne lui ai pas demandé la vérité. Quelques questions précises sur cette période de sa vie et quelques allusions sur ses amours de jeunesse m'ont convaincu qu'elle n'en savait rien et qu'elle avait même tout oublié. J'avais le curieux sentiment que sa mémoire n'était pas prête à ranimer ce passé.

Lorsque j'avais fait ma découverte au musée, j'avais passé l'âge de chercher des explications à tout. Il m'avait rapidement semblé que le chemin du bonheur maintenant les pieds sur terre. Il valait mieux préserver le mystère que remonter le cours du temps si je voulais savourer la liberté que j'avais acquise.

Depuis ce jour, maman m'était apparue encore plus proche et plus chère. Je m'étais mis dans la tête qu'elle m'avait confié son secret sans le savoir. Je me souviens bien que j'ai pris goût, grâce à cette histoire, à une sorte de vérité imaginaire qui m'a conduit tout droit à l'écriture.

Puisse mon livre ne ternir ni gâter la fraîcheur des mots et leur merveilleuse équité ! Je prends la vie à la mesure de ma plume. Chaque jour qui s'offre à moi redresse le chapiteau des mots. C'est mon marché. J'y vais, j'y flâne, j'en prends toutes les images que la lumière du jour agite sous mes paupières. Mots et couleurs se confondent pour donner vie à d'autres images, et ainsi de suite.

Tous les mots, je les aime d'un amour égal. Je n'ai pas de préférence ni de souvenir d'un mot qui m'ait plus ébloui ou ému qu'un autre. Si l'on me dit qu'il faut un temps pour le rire et un temps pour les larmes, j'y ajoute une éternité pour les mots. Puisse-t-elle suffire cette éternité à tromper la garde et rendre la force des émotions ressenties !

Qu'advient-il, maman, des lointains bonheurs ? Si l'enfant que j'étais ne se rappelle pas ses premiers mots prononcés, c'est peut-être pour ne pas dire la trop grande beauté du mot maman ? Il est le mot qui équilibre et réconcilie toutes les beautés. Il résonne comme un doublement et comme un double « me ». Sans lui je me perdrais. Je lui sais gré de me situer au centre d'un monde fait de beautés sublimes et paradoxales.

Car maman m'a élevé avec une joyeuse insouciance et d'extraordinaires paroles d'amour et de bonté. Jamais une seule fois elle ne m'a maltraité ni battu. Elle pouvait passer des heures à m'expliquer ce qu'il convenait de dire ou de faire pour être aimé. Elle me disait souvent :

— Tu sais, mon enfant, si je n'étais pas ta maman, je ne te parlerais pas autrement.

Elle m'aimait plus que tout. Ses gros yeux me regardaient remplis de cette tendresse infinie que communique seulement une personne qui accepte et pardonne tout. Maman ne s'y prenait pas afin de me rendre meilleur ou plus sage. J'étais son seul enfant, voilà tout.

J'assemble ces mots comme si j'avais voulu dire que pour maman le bonheur s'était arrêté à moi. J'étais son nouveau monde et elle ne désirait me conquérir qu'en me prévenant des dangers de la civilisation. Elle m'a donc élevé à l'école du bonheur. Est-ce trahir sa vérité que de traduire ce bonheur à ma façon et avec mes mots ?

Maman pensait que le bonheur s'inscrit dans une durée. Plus le temps est court, plus le bonheur est parfait. Elle disait alors que la vie n'apporte souvent que des lots de consolation et qu'il faut les accepter comme des premiers prix. Le bonheur était autant dans la victoire que la défaite, autant à l'ombre qu'en plein soleil.

Plus tard, je me suis demandé si elle n'avait pas beaucoup souffert dans une vie antérieure qu'elle dissimulait et que la fleur de banquise aurait symbolisée. Je ne lui ai jamais non plus posé cette question. Il est des sujets qu'on n'aborde pas avec des êtres trop familiers. Moi-même, je ne parle pas du mal. Je ne dis pas que le mal n'existe pas, je fais seulement mine de l'ignorer. Je n'en dis pas du mal, j'aurais trop peur de hurler avec les loups.

Longtemps, j'ai cru que j'étais trop jeune pour regarder les mauvais côtés du monde. Maintenant je sais que je ne changerai plus. Telle est ma nature. Je la tiens de maman qui m'a appris comment dire le bien sous toutes les formes.

Il ne m'appartient pas de confesser par quelles savoureuses astuces le bien rythme les relations entre la parole et l'écriture. L'engagement que chacun prend, dès l'âge où les souvenirs arrivent comme des apaisements, envers les délices du langage ouvre la voie du bonheur de vivre. A cette image, tout semble conçu pour une moisson de féerie, pour un grenier d'abondance.

Maman ne m'en voudra pas de romancer ma vie sous les traits d'un homme heureux. Mieux que quiconque, elle exprimait que le désarroi procure une sensation de bonheur permanent. Elle insistait surtout sur le bonheur comme sensation de bonheur, comme un état qu'on n'atteint jamais.

Je ne partage pas cet avis. Je ne suis pas sûr de me faire comprendre quand j'oppose l'argument que la vie est un acte de perception. Suis-je plus clair en ajoutant qu'elle est un flagrant délit de bonheurs ? En tout cas, maman n'appréciait pas que j'écrive d'une manière aussi abstraite.

Elle était romancière, c'est-à-dire qu'elle imaginait des histoires qui devenaient

des livres qui étaient vendus dans les librairies et qui ne lui plaisaient jamais assez. Pour la fâcher un peu, j'ai employé à dessein ces propositions relatives qu'elle évitait sous prétexte de ne pas décontenancer le lecteur par de faux raccords entre les groupes de mots. Car selon maman, le but suprême de l'écrivain consistait à réduire des phrases pour rendre tous égaux les mots les uns avec les autres.

Nous construisions ensemble de courtes phrases à partir de formules de style. Par exemple, nous jouions à « si j'étais quelqu'un ou quelque chose » qu'il fallait compléter aussi vite que possible. Nous nous entraînions à tour de rôle dans des démonstrations où les mots créaient des idées qui, en retour, nous faisaient oublier les fonctions et les contraintes de la langue. Ce jeu entraînait un dépassement de soi. Il m'arrive encore de m'y livrer tout seul. Si j'étais un oiseau, je volerais le jour et la nuit. Si j'étais la pluie, je passerais à travers. Si j'étais écolier, je rattraperais mon retard. Si j'étais le bonheur, je l'écrirais.

Ainsi maman m'avait initié à adoucir les sens des choses. Le dernier qui a parlé n'a pas raison, m'apprenait-elle, mais celui qui va parler. Ce n'est pas comprendre qui importe, mais chercher à comprendre. Elle ne m'imposait aucune conduite, sinon il lui échappait que pour être heureux il ne faut pas entrer dans les combinaisons. Quand elle me parlait, elle se parlait aussi à elle-même. Elle croyait que la vérité n'est pas dans les livres, mais un mélange de tout avant même que d'être le produit de ce mélange.

Un jour, elle s'était reprochée d'avoir beaucoup confondu la vie et la vérité. Puis elle avait fini par me dire :

— La vie n'est pas dans les livres et la vérité n'y est que trop.

Quand, autour de moi, on a su que j'écrivais enfin un roman, on m'a demandé si je l'écrivais pour maman. Derrière cette question, j'ai bien senti qu'on ne me prendrait jamais au sérieux. J'ai pensé encore à maman. Me parlait-elle tellement de bonheur pour me rendre heureux ou parce qu'au fond elle était très malheureuse de ne pas avoir accompli un autre destin, peut-être celui de la fleur de banquise ?

Comme la plupart des romanciers, maman observait de près la réalité qu'elle décrivait au microscope des mots. Alors qu'écrire un livre réalise pour moi un rêve où je laisse s'élever mes mots comme une guirlande au sapin de l'oeuvre humaine, c'était pour maman une manière d'exercer sa médecine ou son sacerdoce. Que dire de plus que j'ai approuvé jusqu'à l'extrême son art d'aspirer par la plume les poussières de la société ? Chaque roman qu'elle écrivait défendait une cause. Chacun soutirait de la caisse noire de la vie tous les déshérités qu'elle y trouvait. Ses titres s'interposaient dans les grandes batailles et mataient les humiliations.

Ils avaient composé dans ma tête et pour de très nombreux lecteurs un hymne à l'espérance. En rédigeant ces phrases, je ne puis m'empêcher de porter mon

regard vers tout un pan de ma bibliothèque réservé aux livres de maman. Elle avait exigé de son éditeur des couvertures écarlates. Quels singuliers ouvrages dont l'écriture apparaît en fins caractères sur les pages de garde ! Tous comportent des dédicaces à mon intention. Maman les tournait de façon à me rappeler que j'étais son bonheur et qu'elle avait écrit ces histoires pour un bonheur comparable.

Toutes les personnes qui prétendent qu'on peut souffrir d'être vénéré n'en ont sans doute pas connu la chance. Qu'on me laisse simplement suivre l'idée qu'il en va des appels de bonheur comme de détresse ! Les bonheurs sont infinis qui partent d'une contemplation et se terminent dans l'extase. Il arrive hélas qu'en parler ennue. Mais cela vient de ce que la plupart des gens n'ont pas été élevés dans la quiétude de paroles qui laissent le temps indemne.

Qu'on réfléchisse pourtant à la réponse que prépare l'individu dont on se méfie. On croit même que la nature l'a doté d'armes, comme de jambes ou d'abdomen. C'est alors qu'il convient de se dire :

— Je ne dispose pas de la philosophie qui me permettrait de juger. Il se peut même que je sois encore beaucoup plus ignorant que ce que j'imagine. Et sur mon ignorance je pose la première pierre d'un royaume d'incertitude.

Ainsi l'ennemi le plus féroce se retrouve terrassé comme par enchantement.

Nul doute que j'ai été un enfant vénéré, y compris de moi-même dans la mémoire qui sublime le passé. Un jour, un psychologue de l'hôpital Pasteur m'avait déclaré que mon amour excessif de la vie était le signe d'une maladie ancienne contre laquelle j'avais employé toutes mes forces. Il avait voulu dire que je continuerais de puiser, en mon for intérieur et malgré moi, des résistances qui m'aideraient à vivre en niant la réalité et l'idée du mal.

Il y a toujours un risque à vouloir comprendre le bonheur d'autrui. On ne dispose surtout d'aucun moyen pour estimer la part de la simulation. Mais je ne regrette pas la vénération dont j'ai été l'objet et qui m'a fait rêver que les hommes se réveillaient un bon matin comblés d'une joie de vivre et d'un enthousiasme étourdissants.

Par cette soudaine éclosion du bonheur, de jour en jour reportée, j'ai trouvé l'âge d'or. Qu'importe après tout si c'est un nom plus qu'un seuil ! Comme pour mon livre que j'écris quand j'ai envie d'écrire, je sème mon bonheur avec un lyrisme de bréviaire.

Je suis heureux quand j'ai envie d'être heureux...

4 - L'ABANDON

Qu'advient-il des bonheurs épanouis ?

Maman disait par provocation que le désir est la seule limite à ne jamais franchir. Aussi veillait-elle à ne se laisser enfermer dans aucun cadre. Elle se montrait obstinément incapable d'autorité. Oui, je m'en aperçois maintenant, le désir avait fondé toute mon éducation.

Un léger tremblement agite ma main. Elle vibre en permanence, comme au rythme de l'écriture de maman. Ma mémoire elle-même vacille. Son opacité est la clôture de mon bonheur. Tous les rôdeurs y sont admis.

Maman se retirait au fond de l'appartement pour écrire. Elle y avait aménagé son bureau d'une manière toute rudimentaire. Quelques tabourets étaient couverts de livres. Ils entouraient une minuscule table ronde. Sauf quand maman travaillait, je n'ai jamais rien vu dessus. Elle avait un tiroir pour y ranger le papier et les stylos. Autrement, un tapis uni bleu clair répondait à un rideau en tulle de couleur presque similaire.

C'était là que maman remplissait des pages et des pages à une vitesse qu'on aurait jugé trop rapide. J'ai toujours entendu dire maman qu'on n'écrivait jamais assez vite. Allons savoir ! Il restait encore quelque chose de très important dans cette pièce. Mais je préfère ne pas le révéler. C'est un vrai privilège, peut-être le

seul qui vaille la peine d'être conservé, de préserver des secrets par le truchement de l'écriture.

En réfléchissant aux pages précédentes qui font figure de parcours de reconnaissance, je songe que le bonheur est toute la partie de la vie qu'on ne dévoile pas. Au travers des mots qui le défrichent et l'exposent quand même, il est le voeu que chacun finit par prononcer.

J'exprime mal que le bonheur est dans ce sens un renoncement, celui de Villon ou de Rimbaud, au risque de passer pour quelqu'un de peu d'attachement. C'est vrai et faux à la fois, comme ce qui tente de recomposer l'existence d'un être. Le passé prend de soudaines tournures que je n'aurais jamais osé prédire.

Le visage du passé ouvre ses mâchoires sur le présent. Qu'elles se referment ou non dans la douleur, cela n'enlève rien au doute d'être heureux.

Je sais qu'on ne porte pas assez la lumière sur toutes les bonnes raisons de cacher son bonheur. Il arrive même qu'on s'en isole. Maman renonça un beau jour à son métier d'écrivain. J'allais souffler sur les bougies de mes quatorze ans quand elle nous en fit la confidence à papa et à moi-même. A peine achevé notre ébahissement, elle nous annonça qu'elle cessait son intrusion dans le monde des autres. Le mot intrusion m'était parfaitement inconnu. Mais je l'adoptai aussitôt.

Maman n'expliqua pas beaucoup son abandon, bien que ce ne fût pas dans son habitude de laisser les choses sans réponse. Elle en faisait d'ailleurs le reproche à quantité de personnes. Devant mon insistance, elle se résolut à dire qu'elle éprouvait de plus en plus de fatigue à écrire et que les mots lui semblaient vieillir avec elle.

Elle sema davantage de confusion dans mon esprit en se décrivant avec les phrases comme avec un miroir. De toute manière, je ne me rappelle pas avoir jamais entendu quelqu'un avouer du premier coup que son plaisir avait disparu. Mais je ne suis pas sûr que le plaisir était pour maman sa raison d'écrire.

Je me sentis alors investi par la mission de poursuivre son oeuvre. Rien ne disait que je me transformais en intrus. Maman m'avait transmis sa vocation sans me le demander.

Je me félicitais d'être l'héritier d'une personne dont l'art ainsi que la vie seraient continués. Qu'il ait fallu tout ce temps pour me décider à écrire un roman ne signifie pas que j'ai failli. Cet appel à la création littéraire, je l'ai entendu sans cesse comme une douce romance depuis que maman avait tiré sa révérence à l'écriture. Peut-être ai-je si longtemps attendu pour goûter le bonheur d'un rêve qui veillait sur mes jours avec l'infinie délicatesse de ne rien vouloir m'imposer.

Toutes sortes de rêves se sont perpétués en moi. Ils m'avaient tout d'abord paru romanesques et romantiques. Je m'étais rendu à l'évidence qu'il n'y avait point de salut hors d'une vie de rêves en rêves emmenée.

Ma sincérité vient des rêves que j'ai accrochés à la barre des mots. Appelons cela vivre sa vie en jouant de l'instrument des rêves. Je n'aurais jamais autant aimé le monde si je n'avais rêvé les rêves les plus frénétiques. Peut-être même n'ai-je vraiment trouvé mon accord avec le monde que dans ses rêves. Et le refuge que l'on m'a souvent reproché de chercher n'était après tout que la rançon que je devais offrir pour chaque retour à la réalité.

Au centre de mon monde scintille l'étoile du rêve, telle une cité imaginaire et magnifique. C'est la vie à l'unisson. Dans cette cour des miracles, chaque rêve procure la pièce unique qui manquait à l'accomplissement de soi.

Le renoncement de maman à ses livres révèle mon désir et ma crainte mêlés d'exprimer mes sentiments. La retenue de mon bonheur, dès la première page de n'importe quel livre, commence de ce désir qui naît du changement. Mais avant que ce principe aboutisse sous ma plume, j'ai su accommoder de pudeur toute tentation d'ordre littéraire ou poétique. Rien ne me pressait non plus de me prouver mon propre bonheur. Oui, je préférerais tenir moi-même la bonne distance. Le temps ferait le reste. Et je tardais à écrire parce que mes rêves, dont la matière se dissout mal dans les mots, occupaient trop mon existence.

Volontiers je reconnais que je n'ai pas facilité les liaisons entre les mots. C'est un vilain péché de jeunesse de penser qu'il existe des incompatibilités. C'est un vice de se croire doué pour détecter les natures opposées. Car rien n'est inconciliable, ni Voltaire avec Rousseau, ni l'eau avec le feu. Je vivais tout simplement dans l'idée qu'écrire était au jour ce que rêver était à la nuit.

Le rêve amène le moment où l'on n'est pas seul, où l'on ne sera plus jamais seul, où il n'y a rien à prendre, rien à voler.

Ayant trouvé le monde à la mesure des souvenirs que j'enrangeais, je m'étais arrêté en chemin. Mes rêves se déployaient comme des forêts de câbles. Ils m'assuraient que chaque minute passait pour me tenir dans l'attente d'un recommencement général. Ils convergeaient au bonheur d'agir à ma guise pour une nouvelle vie que l'écriture restituerait.

Où que je me place sur le promontoire de mon passé, je ne vois que successions de rêves tous exaucés les uns par les autres. Je n'aurais pas été heureux de vivre si j'avais eu la force d'en réaliser un seul. J'ai toujours été un être raisonnable, définissant la raison comme la hantise de retards éventuels. Tous les retards sont questions sans réponse. La plus grande question, je la pose pour savoir ce que telle ou telle personne de ma connaissance est devenue. Cette question me livre déjà un élément de réponse à l'autre question capitale. Pourquoi chercher une ressemblance ? Laissons-nous tels que nous sommes ou croyons être. Ne conquérons pas, ne séduisons pas, abstenons-nous de toute intimidation. Et d'autant de paroles en l'air rêvons de voyages et d'aventures qu'aucune écriture ne relatera jamais.

Un monde imaginaire était né de l'accumulation et de la juxtaposition de mes rêves et de mes écrits. Je vieillissais sous l'auréole de l'histoire qu'au présent ni, moins encore, à l'avenir je n'arrivais à vivre. Peu enclin à tricher sur les preuves formelles de mes éblouissements, j'aimais.

Que l'on me craigne et me critique pour cet amour, je n'y vois pas d'insulte. En équilibre sur les mots, j'ai tout aimé. Je me suis inventé des dons d'observation, de composition et de mimétisme. Dans ces conditions, on échappe rarement à ce qu'on a tort d'appeler, par défaut, une vocation d'auteur.

De la façon dont je considère mon bonheur, ma vie aura été le court passage entre le monde du livre et celui de la réalité. Mon bonheur me suivait partout parce qu'il me laissait libre de jouir ou non de mon désir d'écrire un livre. Sans ce but, ma conscience aurait moins travaillé à me faire comprendre qu'il n'y a rien de plus futile que la vanité. C'est de celle-ci qu'est parti mon roman pour divulguer les prémices de mon bonheur.

L'oubli de mon passé ou plutôt d'une mémoire figée, toute la vie à rechercher la vérité disparue, comble l'absence de mes premiers bonheurs. Même enfouie, ma mémoire me rapproche de ma jeunesse.

Des gens de ma famille disaient qu'ils avaient été heureux pendant la guerre. Leurs histoires m'avaient beaucoup touché. J'avais choisi de ne pas refaire ainsi mon bonheur.

Heureuse nature que la mienne et que de bonheurs grappillés ! Le filtre de la lumière m'a initié aux plaisirs des couleurs et des contrastes. Pourtant, je ne vante pas l'euphorie des états dépressifs. J'ai fini par croire que mon pays consomme le plus de calmants au monde parce que chacun y vit dans l'attente d'un bonheur promis.

Ici, l'image d'un malheureux qui découvre, juste avant de mourir, son bonheur correspond à ce que voudrait transmettre mon livre. Ce visage savoure une plénitude qu'il ne soupçonnait pas. A son tour cette transformation gagne les mots qu'elle suscite. L'homme qui perdait son temps à dire :

— Mais qu'est-ce qu'on s'ennuie !

se tait maintenant. Les rayons du soleil illuminent ses rayons de mémoire. Oui, seul existe le dernier instant de rire ou de bonheur qu'on rencontre. Il efface du coup tous les abandons et les peines.

5 - L'AVOCAT

Alors, ne nous refusons rien. Ne perdons pas de vue que jamais personne ne trouvera la juste formule entre l'absence de durée et la brièveté de tout. On aime croire pour cette raison que le bonheur est fugace. Mais quelle singulière réaction de le faire suivre par un chagrin !

Papa prétendait que les moments les plus sombres et difficiles d'une vie trouvaient leurs équivalents dans une harmonieuse allégresse. Je n'ai jamais beaucoup saisi tout ce que disait ou faisait papa. Sa façon d'être aimé coïncidait à sa façon d'être compris. Il élevait les degrés du sens selon l'intérêt qu'il accordait aux sujets traités.

Il n'empêche, en exagérant à peine, que si tout le monde l'aimait, papa n'aimait pas grand monde. Il était un homme à éclipses, brutal, mais seulement vis-à-vis de lui-même. Sa colère n'éclatait pas. On aurait dit qu'il la gardait en réserve et que son habileté la reportait de cible en cible. Là où maman écrivait, papa parlait. Il s'en donnait à cœur joie avec tous les mots qu'il repérait. Quand il s'attaquait à quelque chose ou à quelqu'un, toujours il en épargnait le vocabulaire.

Bien en appui sur les mots, papa n'observait partout que calamités, catastrophes ou annonces d'événements terribles. Ses arguments, mûrement étudiés et dosés, emportaient la plupart du temps ma conviction comme celle de ses auditeurs.

Tout ce qui échappait à son entendement entraînait de sa part une formidable interjection :

— Fantômes !

Ce juron lui appartenait en propre. Maman et moi en guettions et parfois provoquions exprès les apparitions pour notre seul plaisir.

J'ai réfléchi un peu à ces fantômes qu'il hélait sans cesse. Mes recherches ne m'ont rien dévoilé de plus que papa vivait de vérités qui étaient les pièces d'un jeu aux règles très variables et à la marque déposée. Il ne voudrait pas que j'écrive ces mots.

D'ailleurs, papa ne voulait pas que je suive le chemin littéraire de maman. A ses dires, la description exacte de la réalité était incompatible avec les inventions d'histoires, malgré leurs vertus pédagogiques. Il prétextait qu'on s'adonnait à l'écriture comme à n'importe quel culte. Mais il n'interdisait rien et il n'allait pas au bout de ses pensées. Il parlait beaucoup plus qu'il ne croyait. A son avis, seul le débit de la parole pouvait écouler la fausse monnaie de la pensée.

Il s'en prenait au scandale de l'écriture.

Il trouvait que maman n'était pas assez reconnue pour son talent qui s'apparentait plus, assurait-il, à la tradition orale qu'écrite. Quand on lui demandait comment il se permettait un tel jugement, lui qui ne lisait rien que de temps en temps les livres de maman, il répondait que point n'est besoin de savoir pour parler. Si on insistait devant la légèreté de son propos, papa ne manquait pas de couper court à toute discussion oiseuse. Sous cette forme ou sous une autre, il disait :

— Pour écrire on baisse les yeux, pour parler on regarde droit devant soi.

Où papa allait-il donc chercher sa fougue et ses passions pour certaines choses qui nous paraissaient, au prime abord, dénuées d'importance ? Intarissable, il pouvait démontrer successivement une vérité et son contraire afin de les préserver du bien ou du mal que chacun voulait leur attribuer. Maintenant le lecteur a deviné ce que faisait papa dans la vie. Je l'écris quand même puisque je n'ai jamais réussi à l'expliquer vraiment. Il était avocat.

Dès mon plus jeune âge, j'ai été bercé par les refrains de la défense. Il n'a pas été nécessaire de me faire découvrir que le bonheur, à l'image d'un lien entre le passé et l'avenir, dépendait d'une bonne plaidoirie.

Tout le monde écoutait papa parler et c'était mon plaisir. Il avait une façon particulière de raconter tout ce qu'il avait remarqué. La moindre affaire prenait au récit qu'il en donnait une dimension incroyable. Mais j'étais plus encore ébloui par l'attention qu'il créait que par ses paroles proprement dites, lesquelles, au demeurant, n'avaient jamais un caractère solennel ni surréel.

Autant la feuille blanche exerce sur ma personne le pouvoir des mots libres,

autant, toutes proportions respectées, la parole de papa s'adressait aux autres et à nous-mêmes sous le vertige d'un pouvoir identique. Il me semble même que la solitude de l'écrivain l'atteignait et se confondait avec ses mots. Plus il captivait son auditoire et plus il était seul en feignant de restituer la meilleure vérité possible à ses histoires.

Avec une prodigieuse franchise, il disait qu'il n'était pas à une ineptie près. Alors il s'amusait que personne ne le comprît et il ne s'en rendait que plus aimable.

Je n'ai pas gardé d'anecdote relative à l'art oratoire de papa. Comment pourrais-je m'en souvenir ? Il ne me reste en mémoire que l'impression suave d'une longue répétition à un concert qui n'avait jamais lieu. Papa, en chef d'orchestre, déclenchait la révolte de mes instruments d'apprentissage. Joyeuse pagaille de mes heures enfantines comme la profusion de paroles cherchant et trouvant inlassablement leurs accords.

Papa puisait dans ces accords les ressources de ses emportements. Si je ne me trompe pas, il était surtout question de tout mettre au jeu de la libre parole. Parler de tout et de rien avec une égale vigueur, l'esprit dégagé d'anciennes connaissances contraignantes, jusqu'à faire trembler règles et usages, ainsi papa semblait s'occuper de moi, pour le meilleur et le pire de mon éducation.

En ce temps-là, j'étais loin de penser que je n'aurais de cesse depuis de ne retenir que le meilleur des choses. Du reste, je me garde d'en définir les limites. Elles sont peut-être ce que ni père ni mère, ni personne, n'apprennent jamais. Elles sont tombées dans le domaine public.

Papa voulait conserver le dernier mot, celui du droit, avouait-il par superstition. Il considérait que l'on était tous égaux devant une madone de Raphaël ou un opéra de Verdi. J'ai reçu de lui l'idée que la parole aide à comprendre qu'on ne récompense pas toujours le meilleur de soi.

— Sois docile, me conseillait-il, si tu veux réussir dans la vie. N'écoute pas la voix qui tient la valise du bonheur.

Je ne crois pas que papa ait jamais cherché à m'inquiéter. Il ne me dressait pas contre les dangers de l'existence. Toutefois, un épisode a marqué la fin de mon apprentissage. Sur le moment, je n'en avais pas perçu l'extraordinaire nature, comme si j'avais été déjà insensible aux mauvaises pratiques de la correction.

6 - LES VACANCES

Pour mes vacances d'été, mes parents m'avaient envoyé passer deux semaines dans une pension de famille que tenait en Bretagne un oncle que je n'avais jamais vu. Dès mon arrivée, la femme de cet homme effacé et dépourvu d'affection me prit en charge avec beaucoup de dévouement.

Elle m'emmenait partout avec elle et elle égayait mes journées en me faisant découvrir des lieux et des personnes auxquels les bords de mer semblent attribuer des qualités surnaturelles. Je me laissais transporter dans ce monde où la magie tenait lieu de système de société. Plus encore qu'avec mes parents, je me sentais libre.

Un trouble nouveau agitait l'horizon de mon habituelle solitude. C'était mon premier exercice de bonheur après les leçons que j'avais vérifiées, d'une manière confuse, dans mon imagination béate.

Elle s'appelait Béatrice, ma protectrice. Sans forcer ma nature, elle secouait mes idées et mes sentiments. Je retrouvais mes couleurs d'origine auxquelles une présence inattendue rendait de plus vifs éclats.

Très vite, il m'était apparu que Béatrice me livrait ses paroles et ne les livrait qu'à moi. Au lieu de me flatter et de me replier sur moi-même, cette découverte m'épanouissait. Sujet à une effervescence insolite, je goûtais à la liberté de plaire et de m'attacher.

Par la grâce de Béatrice qui était mon aînée et ne s'occupait pourtant pas de moi comme d'un enfant, ma vie délaissait les mots pour les sens. Mes plaisirs dépassaient tout. Ils m'annonçaient que j'allais enfin vivre. Il m'est arrivé depuis d'entendre encore cet appel. Chaque fois, ce fut un immense espoir, chaque fois un merveilleux voyage.

Dans la maison de mon cerveau, la pièce de la mémoire jouit d'une situation exceptionnelle. Des fenêtres donnent sur l'envers du néant. Chacun de ses coins est tenu par le souvenir d'une rencontre qui m'a ouvert la vie. Toutes ces sentinelles de la mémoire dirigent leurs girouettes vers mon éternel bonheur. Toutes tiennent à jamais leur place libre. Nulle parole ne m'a paru moins ridicule que celle d'aller enfin vivre. Peut-être est-ce une manière de se défilier que de s'en remettre, pour bien faire, à quelqu'un ou quelque chose qui n'existe pas encore et dont on ne sait mieux dire qu'on en attend tout. Mais alors je préfère cette fuite à n'importe quelle retraite, où je persiste cependant à croire qu'on trouve aussi son bonheur.

Béatrice ne connaissait pas l'illusion et n'en usait pas à mes dépens. Quand bien même elle aurait voulu me mentir, elle ne l'aurait pas fait. Elle ne me mentait donc pas. Quelques-unes de ses paroles me reviennent souvent en mémoire. Elle parlait de ce que je ne pouvais dire ni savoir. Je pensais que lorsque je serais plus grand je parlerais comme elle. Il n'en est rien devenu. Je continue seulement d'approuver ce qu'elle m'exprimait en me surprenant de ne pas le répéter.

Des poussières qui s'accumulent dans les têtes et en troublent les puretés, ainsi Béatrice parlait du temps. Elle médissait des poètes qui se figurent la vie plus belle qu'elle n'est. Jamais je ne l'aurais accepté de quiconque. Dans la voix de Béatrice, cette défiance me ravissait et elle savait avec bonheur les bases de mon éducation. Qui aime dans sa chair la poésie ne doit pas rater l'occasion de l'éreinter.

Béatrice me disait aussi que tous les sens variaient selon les publics. Elle m'expliquait qu'au lieu de s'accorder sur les mots qui auraient été leur élément commun ou leur monnaie d'échange, les personnes s'entendaient sur des sens qui leur étaient propres. Nul ne parlait le même langage. Le sens même de l'existence était la recherche de cette introuvable compréhension. Il appartenait aux mots de dissiper les malentendus et de résoudre les problèmes d'incommunicabilité. Béatrice m'enseignait que mon bonheur résidait dans l'impossibilité de reprendre à mon compte les paroles d'autrui.

A ma demande, mes vacances avaient été prolongées de deux autres semaines. Nos promenades nous éloignaient rarement du littoral. Vers le milieu de mon séjour, Béatrice m'avait montré de grandes traces noires sur les murs d'une maison calcinée. Elle m'avait raconté qu'elle s'était déplacée le soir de l'incendie et avait assisté à une scène d'épouvante.

Elle revenait souvent à cet endroit. La maison faisait face à la mer. Nous nous allongions sur le sable. Béatrice me demandait de fermer les yeux et de songer aux flammes d'un feu torride.

Elle m'apprenait à considérer la fatalité sous l'angle de la rêverie. Tôt ou tard le malheur arrive, disait-elle, mais tôt ou tard les rêves le délivrent. Nous restions muets, inertes, l'un à côté de l'autre étendus sous le soleil d'été.

Je pensais à ce que Béatrice m'avait demandé. De hautes flammes brûlaient derrière mes paupières et m'enrôlaient dans d'ineffables images de rapprochement. C'était son cœur qui battait en moi.

Une épaisse brume voile pourtant ces instants de douce quiétude et de recueillement. Les rappelant à moi, il me semble que toute une partie de ma vie non seulement n'existe pas, mais n'a jamais existé. Ce temps aboli serait la transposition, dans la mémoire, de ce qu'on sait du premier coup, comme de s'écrier :

— Dès que je l'ai vue, je l'ai aimée.

L'amertume assombrit plus encore l'effacement d'un souvenir et revêt, comme pour carnaval, un masque. Personne ne la reconnaît. Le masque ne montre rien des mystères que la mémoire écoule. Peut-être vaut-il mieux laisser en chemin les aspects les plus désagréables de la vie, en ne se lassant jamais d'entendre :

— Non, cela n'est jamais arrivé.

Rien n'est plus dangereux de croire trouver là le message puis la méthode d'un bonheur. Pour le cas où je suis resté trop vague, je répète plus crûment que le bonheur est dans les rêves.

La rédaction de ce livre m'en ouvre les perspectives hors des limites de ma pensée. Puisque les mots sont les projectiles du bonheur, leur imminence me fait écrire et lire à la fois des épreuves de vérité. Celle de la maison incendiée s'y conforme aujourd'hui comme hier et me fait rectifier que mon bonheur exauce mes rêves.

— Derrière tes yeux fermés, m'avait demandé Béatrice, le soleil ne fait-il pas apparaître des soleils bariolés ? Ce sont les répliques de ciels éclairés par une lumière souveraine.

En écrivant ceci, je vois bien maintenant, avec la précision rétrospective de bonheurs accumulés et toujours actifs, ce dont m'entretenait Béatrice. Bien sûr, les mots que j'emploie ne sont pas ceux qu'elle me prononçait. Mais rien ne s'ajoute qui me rende fautif d'idéaliser ce langage passé.

Je reste tenu à mes mots par un fil. Il m'importe peu, en vérité, que l'on compare mon style aux gestes d'un funambule sans son balancier. La corde des mots vibre sous ma main. La maison qui avait brûlé a mis le feu aux paroles de Béatrice.

Je n'ai pas oublié les miroirs. Sur tout ce qui m'est donné de réparer du passé, sur cette fâcheuse propension à rétablir ma vérité, quoique je me porte garant de

ce que chacun en prendra, s'élèvent des batteries de miroirs. Les plus étanches sentiments ne leur résistent pas.

Ma vie s'est emmêlée sur des histoires de miroirs. J'en avais attrapé de Béatrice la fantaisie. Oui, tout ce que j'aime tient peut-être aux miroirs. En leur nom, j'ai accompli deux fois plus d'actes. Écrire que ma vie serait aussi belle sans eux est impossible.

Dans la chambre noire de mon regard, tels ces Polaroids au développement instantané, les miroirs ont trouvé des réponses que je ne cherchais pas à mes contentements. Ils m'ont aidé à savoir que l'on ne vit pas sans tomber dans n'importe quelle embûche, dans n'importe quel repaire.

Elle-même la vie, sous la peau des miroirs, ne réserve pas n'importe quel traquenard. Elle n'en est pas à une satire près. Je connais un art d'agrémenter le plat des jours. Il consiste à prolonger les paroles des gens qu'on aime. Il est la roue de secours de la mémoire, dans la voiture qui nous conduit les uns vers les autres. Béatrice n'aurait sans doute pas repoussé l'idée que la vie est un traquenard.

Rien n'effraie donc qui ne donne envie de tout mettre en mots et en livres. J'en ai beaucoup voulu à mon oncle de se séparer de Béatrice quelques mois seulement après mon passage à Perros-Guirec. Car elle a disparu à tout jamais. Souvent, j'ai cru que je la rencontrerais au détour d'une escapade. Quelques lointains échos d'elle m'ont rapproché puis égaré de sa piste. Quelques visages lui ont un instant ressemblé quand je m'y attendais le moins.

Mais s'ils avaient caché une seule de ses traces, Béatrice se serait dirigée vers moi.

J'étais tellement sûr de la retrouver un jour que ma certitude surpassait le sens même d'une fin réelle. Pour moi qui ai nourri le bonheur de questions et de doutes, une foi irraisonnée a toujours animé mes amours. Jusqu'à ma mort, celles-ci imprimeront dans mes pensées la rêverie du bonheur terrestre. Elles désespèrent la peur d'un lendemain fatal. Au champ de l'émotion, Béatrice m'avait ouvert la nature intacte de ses éblouissements. Elle m'avait dit que chaque vie pouvait durer des siècles. Vivre des siècles, quelle délicieuse revanche sur les mots !

Aussi aimerais-je confier à Béatrice que j'écris comme j'ai vécu, comme cet adolescent que j'étais alors, enfant sans défense et sans attaque. S'il m'est arrivé de prendre les mots à la lettre et d'oublier de suivre leurs déviations, j'en confonds beaucoup, j'en oublie en chemin et j'en emploie qui ne me conviennent pas.

Ma naïveté s'applique à devancer les âges. Dans cette unité de mesure, il n'y a pas peut-être que des bienheureux incompris.

Puisque j'ai parlé de mourir, je me souviens que Béatrice m'avait emmené dans un cimetière. Elle m'avait fait lire les noms de famille comme ceux de dynasties anciennes. Elle m'avait raconté qu'à la Renaissance on couvrait les dalles funérai-

res de miroirs pour refléter au ciel la lumière des morts. Elle racontait qu'on en trouvait le récit dans un livre de Bossuet, le prêcheur de Meaux. Elle avait souri, puis corrigé que c'était une invention à elle et que la lumière du passé brillait seulement vers l'intérieur.

Cette histoire de tombes-miroirs allait me servir d'indication. Elle a exercé sur mes jours un envoûtement oblique.

Comme tout le monde, j'ai été confronté à des événements difficiles. Pourtant, j'ai toujours eu le sentiment qu'être dépossédé d'un bien annonçait une aubaine. J'ai entrevu l'indice des miroirs éclatés. Des gravillons bleus déposés par quelque Petit Poucet du bonheur semblaient prendre la sortie des cimetières.

Les parfums de la terre, l'humus des champs, la mousse des arbres, le bruissement des feuilles, seul l'ordre de la nature a dicté ma conduite. Loin des soudaines apparences qui ont trompé quelques acteurs et spectateurs de ma vie, je me réjouis de n'avoir jamais obéi qu'au clergé des neiges, qu'à l'hymne des cascades, qu'aux uniformes des nuages, qu'aux lois des océans et qu'à la république des avoines.

Cet éloge m'échappe pendant que je ressuscite en moi les baisers de la main que m'envoyait Béatrice. A l'instar de ces baisers qui n'arrivaient jamais, je suis donc composé de deux êtres. L'un cueille les mots aux branches de son passé, l'autre trouve son bonheur sur des feuilles impossibles à écrire.

Jamais je ne manque une occasion de repousser les chaînes d'un langage qui réconcilie mes deux figures. Le beau geste d'un baiser de la main s'applique à ma nature. Encouragé par d'éphémères récits de voyages, je monte la garde de mes mots devant le signe d'un adieu provisoire. Le danger qui me guette, le voici : tomber dans une sorte de livre mirobolant où il n'y aurait plus d'histoire à raconter. Et mon rêve recommence à bonne école du bonheur.

7 - LE VOYAGE

Quittons Béatrice sur le risque permanent de laisser fuir la réalité. Ma plume me remet dans le droit chemin. Comme d'aucuns prennent un bistouri, je la trempe dans les flaques des mots. Que d'éclaboussures ! Mais je franchis les étapes qui me mènent à mon prochain bonheur. Tout se transforme, au fur et à mesure des jours, en cours de récréation. Plus fantasque et rieur que jamais, je joue au bouffon.

Tant ma spontanéité s'y retrouve, je ne sais comment exploiter la matière première de mon esprit qui, sans cesse, m'exhorte à rire.

Le plus souvent, c'est d'abord de moi-même dont je me moque. S'il y a bien quelqu'un que je ne prends pas au sérieux, je suis celui-là.

Seul un rire tonitruant préserve chacun. Quiconque s'emploie à obtenir le mystère ou l'originalité de quelqu'un lui enlève un peu de son bonheur et favorise la dérision. J'y reviendrai tout à l'heure.

Emporter la conviction d'autrui et non la sienne propre, tel apparaît l'enjeu d'une vie bienheureuse. De retour d'un voyage en Mauritanie, maman ni papa n'eurent connaissance de mon affection pour Béatrice. Maman s'était doutée de quelque chose. Elle m'avait trouvé taciturne.

Elle m'avait confié que partout au monde des mains reflètent sur le papier leurs lignes de chance et glissent leurs mots litanies.

Est-ce depuis cette rupture, quand je ne me sens pas très bien, que j'aime penser à tous les écrivains petits ou grands qui courent après les mots comme après leurs ombres ? Je réponds que ces ombres ne tardent pas à devenir immenses. Elles envahissent le motif même des mots. Elles me subjuguent et m'ôtent toute parole.

On écrit sans doute pour atteindre le point d'équilibre entre la parole et le silence. Papa et maman formaient un couple modèle dans ce sens où, me semblait-il, ils échangeaient leurs silences.

Si je dois retenir une règle de mon éducation, elle m'aura été donnée de l'alphabet du silence. Je n'ai jamais osé demander à mes parents la provenance de cette expression. Ils l'utilisaient majestueusement pour signaler qu'il n'y avait rien d'autre à ajouter.

L'alphabet du silence remporte toujours la conviction. Le silence lui-même est ce qui se rapproche le plus du temps. L'un et l'autre nous regardent constamment, et remédient à tout. Personne ne devrait d'ailleurs accepter d'autre décoration ou distinction que de se la boucler. Mon ton solennel pour évoquer le seul cas possible d'abdication des mots ne doit pas tromper. Je ferai mieux une prochaine fois. La ruée des mots m'en acquitte.

La disparition de Béatrice me donna l'air de m'être révélé incapable de résister à mes émotions. Si j'avais alors écrit ce livre, il m'aurait été plus commode de discerner ma psychologie et d'en satisfaire la gourmandise. Peut-être est-ce de ce passé qui n'a pas existé, avec ses aiguilles à trancher l'heure, à défricher les mots et les langages à venir, que je me rends heureux et tellement fier. Oui, je me sens vraiment moi-même derrière ce qui ne m'est pas arrivé.

Prenant soin d'arriver en même temps, mon existence et mon monde se réconcilient toujours. Leur rencontre, il me plaît de la fixer dans un livre à grosse reliure dorée, châsse conservant des reliques et des trésors étincelants.

C'est de ce passé en ailes de moulin brassant l'air des mots que je m'approche le plus. Quelle proie docile j'ai été pour ces émotions parties à la conquête des contrées inexplorées de mon être ! Toutes les beautés que j'ai vues sortaient du cadre d'une mémoire immobile.

J'avais été surpris un jour d'entendre Francis Ponge ou Michel Leiris, je ne sais plus, assimiler la beauté à l'habitude. Avait-on proféré là une parole juste ? A vrai dire, je ne m'en étais pas préoccupé parce que le charme de cette pensée transformait soudain ma conception de l'esthétique.

De courts instants installent ainsi dans chaque vie une pièce nouvelle à l'édifice intérieur. La lumière qu'ils allument créent un vide semblable à un signal de départ.

La beauté m'attire, son vertige m'équilibre. Je remercie l'habitude, preuve de fidélité, complice de mes escapades. Elle m'a appris à distinguer deux types d'hom-

mes. Il y a la catégorie qui trompe. Chacun croit que tel ou tel individu est différent. Son apparence dévoile quelqu'un d'autre. Il y a surtout cette majorité de gens qui font parler d'eux au passé. A peine arrivent-ils au monde qu'on leur colle une étiquette.

Nous sommes presque tous, les uns pour les autres, les anciens combattants d'une guerre que nous n'avons pas faite. Je ne crois pas que ces affabulations gâchent la vie. Moi je me range parmi les rescapés de la bataille des mots. Je suis l'invalidé de l'ambiguïté. De toutes les brutalités que les mots en furie se portent, comme échappés de leurs familles adoptives, j'accueille et réinvente les artifices des victoires.

Par habitude aussi, papa rentrait à la maison avec des fleurs. Maman l'interpellait :

— Il est joli ton bouquet.

Papa embrassait maman. Du bout de ses lèvres effleurait un sourire prudent. Pour ne rien manquer du spectacle, je me tenais en retrait. On apprécie souvent mieux les choses en s'écartant. Comment expliquerais-je autrement mon goût du « je ne sais pas pourquoi » ? Je savourais l'embarras de papa qui cherchait les bonnes raisons de ses fleurs. Tout en parlant, il gardait le bouquet qu'il passait d'une main à l'autre.

Il me semble encore l'entendre dire qu'il voulait nous faire plaisir, mais que son propre plaisir était plus fort que tout ce que nous supposions. Il me faisait me demander si quelqu'un ou quelque chose dont je ne connaissais rien ne lui avait pas donné le bouquet qu'il se contentait alors de rapporter à la maison.

Je parle ici de papa comme d'un imitateur qui n'aurait plus trouvé que lui-même à imiter. Son embarras, que maman se gardait bien de supprimer, le rendait stupide d'une allégresse envahissante et contagieuse.

Il roucoulait. Il balançait son bouquet d'une manière qui ponctuait ses phrases de plus en plus courtes et inachevées, jusqu'à ce qu'il se taise. Son silence, comme tout silence digne de ce nom, était immédiatement suivi d'un éclat de rire de maman. Papa la regardait avec stupéfaction. Puis il riait aussi. Et, me rapprochant enfin de papa et de maman, mon rire rompait ma passivité. Je me saisissais du bouquet et j'en ôtais deux fleurs que je leur tendais aussitôt. Mon offrande redoublait notre hilarité que papa arrêta en nous promettant qu'il n'achèterait plus jamais de fleurs. Mais, quelques jours plus tard, fort de son pardon et de son oubli, il nous revenait un bouquet à la main.

Quand on découvre les mystères de la tentation dans la faillite de toute résistance à ses désirs, on se dit que le bonheur est de communiquer son bonheur. On se prend même à regretter de ne pas s'en être aperçu plus tôt. On sait bien que si l'on parlait de soi, chacun penserait que l'on est le plus heureux des êtres.

Mais comme on ne le fait pas, le doute reste entier. Une vague pensée en suit qui ramène à peu près à ceci :

— Je suis heureux depuis que je sais que mon bonheur est aussi ancien que moi.

Il est question ici du bonheur accessible et reconnu. Car il est un bonheur plus grand encore :

— Le bonheur sans limite de ne pouvoir communiquer son bonheur.

Hormis les mots, le bonheur remet tout en cause. Il nie toute appartenance. Il ouvre une fenêtre et la referme aussitôt, pour la rouvrir de plus belle.

J'écris ma vie avec ces images variant sur l'ivresse d'un voyage dont je reporte de jour en jour le départ. Ainsi mon bonheur devient de plus en plus imminent.

Parfois, quand il me tombe dans les bras, il se change en intuition. Il ne raconte rien qui ne soit déjà arrivé.

Avec ses gros titres en première page de mes jours, il façonne mon existence de surprises éphémères. Et si la réalité me reconduit au domicile de mes rêves, il n'est plus certain que je vive encore dans le même monde.

8 - LE BONHEUR

Dès que je l'ai vue, j'ai deviné en Géraldine une surdouée du bonheur. Heureux, me suis-je dit, celui qui ne se reconnaît pas dans l'autre.

Quelques instants après, mon hôte rectifiait. Elle me confiait d'emblée que sa joie de vivre était de ne pas s'accepter elle-même. Elle s'en était convaincue en comprenant qu'elle n'aurait jamais supporté très longtemps une personne comme elle. Elle avait vérifié que c'était pareil pour tout le monde.

Je ne trouve d'autre raison que la définition du bonheur par Géraldine pour devoir écrire qu'elle était mon hôte et le resterait tout le temps.

Ecrits dans des langues qui ont disparu en donnant naissance à des langues qui mourront un jour, bien que j'aie longtemps cru qu'elles étaient mortes en l'honneur des textes qu'elles avaient engendrés, les textes anciens m'ont appris des techniques de construction de langage. Ces mécaniques de mots m'ont initié à désigner certains êtres comme les hôtes de ma vie.

Géraldine pratiquait à merveille la technique qui oblige à chercher plusieurs sens d'un même mot, ou groupe de mots, avant d'en choisir le plus convenable. Ses apparentes hésitations ne l'abritaient pas d'erreurs plus ou moins nécessaires à une bonne traduction, mais l'exposaient à toutes sortes d'audaces. Elle défiait les futilités. Elle passait son temps à mettre au point un protocole du bonheur.

Dans un livre, il vaut mieux relater les circonstances de la rencontre de deux personnages. Quant à elle, la vie apprendrait plutôt à ne pas trop s'y attacher. Géraldine s'était inscrite en même temps que moi à l'auto-école. Nous suivions ensemble les cours de code en fin d'après-midi. Notre moniteur nous projetait des diapositives sur un écran devant lequel nous ne pouvions tenir à plus de huit. Géraldine interrompait les séances de questions déroutantes. Elle ne se contentait pas de ce qu'on lui répondait. Écoute-t-elle seulement ?

Elle ne s'en contrariait pas et elle rendait l'atmosphère de la boutique pleine de sa distraction et de craquements des biscuits ou des gâteaux secs de Savoie qu'elle grignotait. Comme elle était ravissante et, de surcroît, ne se trompait pas quand elle était interrogée, notre moniteur ne protestait pas.

Je souhaite à beaucoup de monde ce plaisir d'apprendre en charmante compagnie. En tout cas, j'ai beaucoup conduit de voitures en ayant à l'esprit l'image de Géraldine.

Me voici une fois de plus en dehors du récit. J'en saisis l'occasion pour dire combien m'a marqué le rôle des gens qui ont croisé mon chemin.

Telle personne a parachevé mes connaissances dans un domaine précis ainsi qu'un paysage dans mon propre relief.

Telle autre a pénétré sur mon territoire en donnant un sens nouveau aux choses préalablement désignées. Mais que l'on ne s'offusque pas si j'ai découvert sous le vocabulaire existant des racines de mots similaires ! Leur volupté garantit la bonne conduite du monde. La tranquillité absolue que leur laissent les lois et les politiques me fait croire qu'une grammaire ne fait pas le printemps.

Une ressemblance puissante unit les mots dans le bonheur organique de leur communauté d'esprit. Mot moi-même, je ne me sens délimité que par d'autres véhicules, comme sur une route dessinant et multipliant les images de Géraldine.

A l'envi, je défie les critiques, sans savoir trancher entre les deux propositions : nous sommes heureux de vivre ou soyons heureux de vivre. Ma vérité, si elle existe, en parcourt l'alphabétique circuit. Je n'éprouve pas de peine à lâcher le volant de mon bonheur pour me cogner aux parois de mon roman. Quand sera-t-il temps d'y jouer ma réputation ?

Cependant, j'insiste. Personne ne connaît le bonheur, personne ne connaît l'art. Bien sûr, il y a des exceptions. Il n'y a même que cela quand on devient pour autrui un objet de convoitise. Tout flanche dès lors. Il faut attendre la confession.

C'est bien la seule morale, pour la réalité du bonheur, que de tenir les paroles de bonheur. Peut-être gagnerai-je en clarté en ajoutant que le bonheur arrive en le disant et qu'il ne donne rien. De même, un artiste n'est artiste que s'il sait qu'il fait de l'art et qu'il n'en obtiendra jamais rien, sinon le droit de continuer et de se faire aimer.

A la fin du premier cours de code, je voulus entrer en relation avec Géraldine. Le premier prétexte venu réussit son effet. Mais, je ne m'en souviens plus. Après que les souvenirs ont pris le large, que les enjeux ont été dispersés, quel merveilleux souvenir de chercher encore de nouvelles hypothèses de rencontre, comme on bâtirait le passé dans un marécage d'invéraisemblances ! Géraldine se prêta à mes maladresses. Par chance, nous connaissions déjà notre répertoire affectif. Les paroles de l'un correspondaient aux pensées de l'autre.

Des personnages traversent ainsi notre vie en donnant l'illusion, à chacune de leurs interventions, d'épuiser leur stock de mots fatals. La sensation que les mots favorisent tous les recommencements engage le bonheur à revêtir la peau neuve de l'amour. A mots joints, je tombais dans le piège.

Mon goût de la liberté est né de la rencontre de mon passé avec l'écriture que j'en récoltais. De la sorte, il m'apparaît que je me suis toujours plus essayé avec l'écriture qu'avec mon passé. Du temps où Géraldine me fascinait, déjà je m'inquiétais des mots qui, plus tard, me la restitueraient. Je m'apercevais aussi qu'il me fallait composer avec cette insaisissable échéance. Quand on ne sait plus définir l'amour, j'en connais bien qui feraient mieux de tout remettre à plus tard au lieu de trouver la terre sale.

L'amour unit le temps et l'espace. Il dirige le futur vers des lieux de prédilection. Géraldine avait allumé un feu de joie devant mon horizon. M'en approchant, il m'était apparu qu'il y en avait plusieurs. C'étaient des feux de rêves et ils ne brûlaient que la mort du passé.

Après ces mots, je me sens grotesque d'écrire que Géraldine a été la découverte de ma vie. Tout est trouble dans mon esprit désormais. Les différentes couches du temps ont fini par disloquer ma mémoire. Je ne me sais peut-être heureux qu'à force d'en creuser et remuer le sable des profondeurs.

Parler plus longtemps de Géraldine exaucerait un vœu impossible. Je doute que les mots ne puissent déjouer l'attention du bonheur, s'y ajouter ni s'y réduire. Les mots qui décrivent l'amour ressemblent à des signatures. Bien malin qui en trouve un sens derrière des caractères pris de vertige.

Deux fois plutôt qu'une, l'amour souligne une fuite en avant, un abandon et une totale ignorance du pire. Il défie tous les signes, à l'apogée de ce qu'on n'hésite pas à appeler d'un autre nom que le nom réel. Mieux raconter mon amour pour Géraldine me ferait sortir du sentier de l'écriture. Très vite, je ne saurais plus rien dire, incapable de me représenter dans un passé où elle ne s'était pas inscrite. Les mots jamais ne retracent ce que l'amour entraîne avec lui.

Dans cette façon d'aimer, l'étrange et l'inconnu ne désignent et ne révèlent que moi-même. Après m'avoir noyé dans les fonds brumeux de ma solitude, ils m'ont fait remonter à la surface d'un monde peuplé de gens heureux. En ce sens, Géraldine

correspondait au portrait-robot de mon bonheur présumé. Elle tenait, par sa nature enquêtrice le salon d'essayage de mes sentiments. Je partageais pleinement ses attitudes tâtonnantes, ses velléités et ses vérités.

Elle m'avait emmené chez elle, un petit appartement rue de Paradis que ses parents lui avaient acheté. Nous y avons fêté notre réussite commune au permis de conduire le même jour. La soirée fut une apothéose.

Certains moments donnent parfois tant de lumière qu'ils éclairent toute une vie. Géraldine avait décrété que tout serait désormais prétexte à un déplacement en automobile. Mais on me passera mon caprice de ne pas en dire plus de cette émotion qui allait remplir jusqu'à aujourd'hui le contrat de mes jours.

9 - LA CABINE

Si la disparition de Géraldine nuit à la constitution de mon livre et rend son équilibre plus précaire, sa suite plus faible, je pourrai toujours invoquer l'alibi suprême.

Par cette dernière expression, je parle de tout ce qui écourte les choses. A leur tête se trouve la reine invention. Combien de punitions ont été injustement infligées à des auteurs d'histoires dont les mots ont été pris au pied de la lettre ? Sans doute y a-t-il quelque imprudence ou maladresse à briser d'un coup la règle du bonheur.

L'alibi suprême a l'image comme plus petite unité de mesure. Seule la fin d'une histoire peut donc aider au rapprochement des mots. Il ne faut pas chercher ailleurs le charme qu'exercent sur nos esprits inventifs les grandes invasions.

Les mots ont eux aussi leur fierté. Ils se prêtent à la caricature. Leurs idoles les arrachent de leurs racines pour qu'ils mènent une nouvelle vie hors des sentiers battus.

Je ne crois pas forcer mon destin en affirmant que je me suis souvent senti dans la peau d'un même mot et contenté de l'être. Entraîné comme un fétu de paille, j'ai connu des mondes où l'on faisait autant de moissons que l'on voulait.

C'est peu dire du bonheur qu'il est la revanche des mots. J'écris mon roman avec le même souci de vérité que si je devais l'abandonner d'une page à l'autre.

Chaque jour qui passe me renforce dans l'illusion qu'à force de répéter ce que j'ai entendu ici ou là, dans les livres ou ailleurs, je n'atteins mon bonheur que d'aveux repoussés et sans cesse réitérés. Je n'écris peut-être que pour ces aveux et pour réserver une dernière place à la nouvelle invraisemblance qui me tombera dessus.

Parce que je peux cesser mon roman à tout moment, j'y vois une bonne raison de ne pas l'avoir écrit plus tôt. Qu'y a-t-il d'ailleurs avant n'importe quel livre ? Suis-je devenu le centre du mien pour ne pas avoir été celui de ma vie ? Pourtant, je dois laisser échapper des milliers de bonheurs comme autant de sommeils qui m'ont vaincu. Au mieux de mes jours passés, ma lucidité n'a été qu'une vaine résistance à mes rêves. Je ne réalise le meilleur de moi-même que dans le versant caché de ma raison, d'où s'écoule la source de mes mots jusqu'à ce qu'elle se cristallise en écriture.

Il n'y a place que pour un plateau sur la balance de mes mots. Dès le début, la vie et la mort s'y sont trouvées raccordées, pesant d'un même poids contre toutes les suprématies. Mes idées ont toujours évolué vers un voyage que j'accomplirai. Plus je grandissais et plus je me tenais prêt à partir. Mais j'avais observé qu'il ne m'était pas besoin de partir pour écrire, ni d'écrire pour être heureux.

Certes, j'avais l'intuition que mon bonheur s'inscrivait avec mon écriture et qu'ensemble ils sacrifieraient tout l'un pour l'autre dans un voyage au bout du monde. En prévision de ce départ, je remplissais des pages de mots ornées d'adresses. A la moindre hésitation, j'allais à la rencontre de créatures inventées qui m'ouvraient leurs bras en signe d'accueil et de reconnaissance. De tels êtres de fortune m'ont à chaque fois permis de retrouver mon chemin.

Il me restait alors à supposer qu'une personne enfin délivrée de mon imagination se tenait sur le bord de ma destinée. Elle avait un air de parenté avec la jeune et jolie messagère que j'avais découverte en larmes, un matin de novembre, dans une cabine téléphonique, sous l'auvent de laquelle je m'étais abrité d'une pluie drue et froide.

Ses sanglots n'interrompaient pas la voix lointaine qui lui parlait. Cette situation m'évoquait d'anciennes paroles cachées que j'avais effacées de mes rêves pour ne rien devoir réécrire un jour. Un écho bas m'en brouillait le sens. Cela ne pouvait être, me consolais-je, qu'une histoire de revenants.

La ressemblance qu'on établit avec une personne désirée ou inconnue amène à tout recommencer. Et les mots ne sont pas finis qu'ils puissent encore dans les réserves du bonheur.

Tout s'était passé comme si j'attendais mon tour pour téléphoner que j'étais revenu à mon point de départ. Je collais mon front au carreau mouillé. Le monde me semblait lui aussi être une grandiose cabine téléphonique reliée à d'invisibles galaxies.

Le vice de la solitude m'avait poussé hors des réseaux de communications. Mes voyages ne m'avaient laissé que la chance de perdre mes moyens.

C'est avant d'engager le dialogue que l'on se dit tout. Il convient par la suite d'adapter au silence les vœux prononcés dont personne ne s'étonne qu'ils aient été à ce point oubliés. Peut-être aussi n'oublie-t-on jamais complètement ce qui n'a pas été dit. Il est délicieux de penser que, précédant l'origine même des paroles échangées, une incompréhension et un malentendu vont créer la matière d'un oubli.

Je n'ai jamais senti de solitude à mal me faire comprendre. Que m'encourt-il d'avancer que je n'aurais été d'aucun secours pour quiconque si, je ne sais par quel autre bonheur, je me serais entêté à me faire comprendre.

Symboliquement, il y a toujours une cabine téléphonique qui me sépare de l'idée qu'autrui se fait de moi-même. En ne me résignant pas à composer le numéro du passé, je ne me prive pas du plaisir de laisser sonner chez un improbable correspondant.

La jeune femme qui téléphonait s'appelait Armelle. Elle venait de s'apercevoir que je la regardais et se tenait d'une manière moins courbée pour me faire face. Deux statues n'auraient pas mieux retenu le temps de partir, n'auraient pas reçu un signal plus probant ni plus imminent du danger.

Par le nom d'Armelle le danger était apparu, peut-être le plus salutaire des dangers pour une personne pleine de vie. Une brèche avait percé le cercle de mon univers. Toutes les garnitures de bonheurs seraient devenues d'infâmes déguisements cornant les pages du livre de mes jours, si cette brèche n'avait pas brisé ma coque.

Mieux vaut dire que je ne trouverai pas les mots qui feront croire que je suis sorti indemne de mon naufrage. Par contre, au-delà des paroles qui donnent ou reprennent la vie, je me persuade que chacun se retrouve et s'arrange avec les choses. Long ou court comme la vie, le bonheur advient à qui renonce. En toute raison, il advient même à qui renonce à son bonheur. Il est donc le ticket de quai qui permet d'accompagner quelqu'un jusqu'à son train et non en voyage. Moi-même, par bien des mots, j'ai renoncé à mon roman initial.

Cette transition facile ne m'apprendra plus aujourd'hui qu'Armelle avait renoncé au bonheur. Qui n'a pas un jour renoncé à son propre bonheur peut refermer mon livre et en reprendre un autre. Mieux encore serait d'en écrire un récit afin d'en vérifier et, selon toute vraisemblance, d'en rectifier le bien-fondé. La parabole de la vie apprend comment remettre sans cesse son bonheur au jeu.

Le plaisir extrême de déguster certains plats laisse croire qu'on fait alors cavalier seul. Tous les traités du bonheur devraient conclure que même le plus solitaire des plaisirs est un bon partage. Le moindre bonheur résulte d'une multitude de

renoncements. C'est tellement vrai que j'hésite à nuancer qu'on ne fait rien sans amour.

Je n'oppose jamais quelqu'un d'heureux à quelqu'un de malheureux. En cherchant bien, on arrive toujours par découvrir une raison de plus au bonheur qu'au malheur. Sans doute ai-je présumé de mes facultés littéraires pour en limiter les influences à de plates supercheries. Il y avait mon penchant à me répandre en éloges. Je détectais tout ce qui était mien chez n'importe qui. Je ne me suis senti moi-même qu'à travers autrui. Mon manteau d'arlequin est composé de carreaux noirs et blancs qui attestent mon attirance pour les duretés.

Armelle avait violemment ouvert la porte de la cabine téléphonique et mon arcade sourcilière avec. Le lecteur averti aura tout loisir de rechercher dans d'autres ouvrages la suite immédiate de cette fracassante rencontre. Il en profitera pour se demander si je ne répugne pas à remélanger la carte que j'ai tirée au sort : Armelle. Aucun nom n'apprend mieux à remélanger. C'est une réponse au monde, un moment d'amusement.

Les mains d'Armelle s'étaient portées sur ma blessure. Leur léger tremblement en amplifiait la douceur. Peut-être étais-je trop sonné pour me figurer qu'elles prenaient leur propre tête. Les meilleurs médecins soignent leurs malades comme eux-mêmes. Mais je n'étais plus en mesure de souffrir et je laissais ma plaie ne plus m'appartenir.

Personne n'a jamais su ce que j'ai ressenti par la suite. J'en parlerai sous le sceau de ma mémoire. Dans les mains d'Armelle, mon visage se détendit. La blessure me donna l'air de se refermer. Et je n'avais pas perdu conscience pour ne pas me la laisser enlever.

Le miracle tient seulement par le temps infini qu'on a raison d'avoir pour soi et loin devant.

10 - LE DESIR

Ainsi commençait ma liaison avec Armelle qui traversa ma vie, comme une tempête, en comblant une à une les failles de mon imagination. Mais le fossé de la réalité se creusa à mesure que nous nous y enfonçâmes au mépris de nos natures respectives. Vivant ensemble, nous voulions crânement tenter la chance de réparer des injustices.

Nous avions choisi de mêler nos ombres pour franchir les passages. Or rien ne prévenait que le bonheur était en chacun de nous autant, au moins, un point de départ que d'arrivée. Après tous les écarts que le temps a mis dans ma vie, je me félicite qu'on emmène toujours avec soi son amour tel un vieil enfant qui ne prendrait pas son indépendance.

Pour le lecteur qui aimerait mieux savoir ou qui ouvrirait par hasard son livre ici, je voudrais rappeler mon art de vivre en quelques phrases. C'est de dire :

— L'art de vivre, je le connais, mais je n'en parlerai pas.

Puis d'ajouter aussitôt :

— Car si je le dis, je ne le saurai plus.

C'est de garder pour soi que l'on est sans cesse sur le point de découvrir l'insoluble, sans cesse en mesure de raconter ceci ou cela d'une nouvelle manière et avec d'autres mots.

L'art de vivre demande :

— Qui insistera assez sur le charme de la locution « et cetera » ?

La nature d'Armelle s'opposait à la mienne. Alors que j'étais sûr que les mots partent et retournent au silence, elle pensait le contraire.

Pour Armelle, tout devait aboutir aux mots. Elle vivait dans une forge du langage. Sur les mots jaillissaient des flammes qu'elle aspirait pour retravailler les pièces de son impossible bonheur.

De la même façon que le bonheur n'avait aucune prise sur Armelle, la raison m'échappe que, voulant décrire sa personne, je m'irrite de n'y point parvenir. La confusion s'installe dès que je souhaite parler d'elle. On ne peut parler que des gens qui se ressemblent ou en rappellent d'autres. Armelle ne ressemblait à personne. Elle n'imitait personne non plus !

Tout exemple qui illustrerait mon propos échapperait au sens comme auxiliaire de la vérité et se retournerait contre moi.

Armelle m'avait reproché un jour de vivre de contradictions et de controverses. Tout dévoué à la mobilité, mon bonheur a été d'espérer concilier les modèles d'existence. Armelle m'a convaincu qu'il n'y a pas de vie sans modèle mais qu'il n'y a pas davantage de modèle de bonheur.

Il n'est pas dans l'ordre des choses de sacrifier le sens que l'on donne de sa vie. Comment trouver plus de gravité qu'en formulant ce paradoxe moral ? Non, ce n'est pas une facétie d'artiste de faire naître le bonheur du malheur.

L'origine est souvent plus lointaine. Ainsi, pour être parfait, le bonheur saute allègrement une génération ou deux de malheurs. On connaît même des cas de bonheurs adoptifs, comme des enfants recueillis par des parents qui distribuent l'héritage des mots.

Armelle avait des comptes à régler avec le temps, avec les gens, avec les mots. Elle avait un temps d'avance ou un temps de retard. Elle n'avait pas sitôt parlé qu'elle entrecoupait des paroles d'expressions très polies. De tout ce qu'elle racontait, elle disait qu'elle y laissait beaucoup d'elle-même. Je me suis perdu en Armelle.

Les romans sont, je crois, les lieux pour recocher les cases oubliées sur le formulaire, trop rapidement rempli, des éblouissements. Une forme de crédulité dans tout ce qu'on ne saurait jamais restituer, ou qui ne reviendrait en mémoire que par éclairs, sert implicitement de trame. Rares les gens rencontrés sous ces éclairs puisqu'ils ne semblent appartenir ou répondre qu'au passé révolu.

Retenue par des mots qui allaient encore plus vite que le passage du temps, Armelle était pourtant arrivée jusqu'à moi. Quand elle faisait mine d'être libre de m'entendre, le fil du langage la ramenait à son bord. Quelle autre manoeuvre que l'écriture d'un livre m'aurait délivré de ce qui fut une bien trop grande liberté ? Rien au monde ne m'avise à me plaindre que le silence perpétuellement rompu

d'Armelle m'ait réappris à dire. Le plus beau sujet de roman persuade tant bien que mal ses héros de gagner leur indépendance. A ce stade de mon livre, je tiens à écrire qu'Armelle m'a fait entrer dans la propriété du langage.

Quiconque sait mieux que moi. Une fois de plus, mes vieux démons remontent le temps pour m'y faire revivre une autre vie. Les mots s'apparentent à un nouveau genre de superstitions. L'écriture de cette vie redonne à sa manière toutes les chances à mon passé. Sans savoir qui je suis, je comprends qui j'ai été.

Dans mon système, les fatalités existent comme éléments du passé seul. Je ressens l'emprise du temps pour avoir été placé, dès l'âge de le demander, dans la malle d'un magicien. Des personnages que j'ai connus et aimés vont et viennent. Ils s'y immobilisent mais ne me renvoient pas l'image du passé sous la forme d'une fidélité à moi-même. Avant de m'avalier, le double fond qui m'abrite me retient tout juste de dire qu'on ne m'atteint jamais vraiment.

Armelle m'a appris que le programme du spectacle variait sur deux thèmes : ma quête du bonheur est mon bonheur et mes malheurs sont aussi appelés à devenir, peut-être l'espace d'un instant, mon bonheur.

« Vivez joyeux » a écrit Rabelais en exergue d'un fameux chef d'oeuvre. J'aimerais connaître quelqu'un qui me répêât les mêmes mots au seuil de n'importe quel désir. Il m'expliquerait pourquoi le désir creuse des trous qu'on s'empresse de boucher sur le champ.

Le langage du désir sortirait même la mort de sa mirobolante parenthèse.

Armelle m'avait tiré de ma malle magique et n'en avait elle-même jamais trouvé à sa portée. Que je me sois cru capable de lui donner goût au bonheur n'éveille point en moi de remords. Elle ne vivait pas joyeuse.

Il se trouvera bien un lecteur pour me pardonner et me passer mon envie de me dérober des désastreuses impressions de l'amour. Ce lecteur ne médiera pas que mon livre crée un vide. J'écris mes mots comme on arrache des photos. Pour ne plus rien enlever, mes souvenirs ont tous disparu. Il m'arrive de confondre ce qui reste avec des éléments premiers de ma nature. Au regard de mon passé, je me vois devenir un souvenir unique.

Le roman de ma vie a l'allure d'un album peu à peu soulagé du poids du souvenir. Mon bonheur naît de ce que je ne sais, des empreintes du temps ou des disparitions, celles qui m'importent le plus. Du présent, je ne vois souvent que ce qui en a disparu.

Ainsi Armelle n'a peut-être existé dans mon esprit que pour remplir les rayons ou les poches vides que produisent et éliminent les images de la vie. Reliant ces deux faces, une voix sans origine, pour quiconque inaudible, me procure toute mon énergie. C'est elle, me dis-je, c'est Armelle qui passe tout près de là, à la source.

Elle m'avait raconté que son père, pour lui apprendre à parler, l'asseyait sur une chaise face au ciel. Je m'étais souvenu que papa s'occupait pareillement de moi. Je n'avais pas voulu en faire part à Armelle car elle ne m'aurait pas cru. Avais-je gardé par égoïsme le plaisir de cette ressemblance ? J'ai toujours misé sur les coïncidences. Armelle n'aurait donc pas existé sans mon livre. Pourtant l'histoire que j'en relate l'efface bien plus encore.

L'idée d'épouser Armelle ne cessait plus de croître depuis qu'elle m'avait confié que cette anecdote avait influé sur son caractère.

Ma proposition avait plutôt reçu un bon accueil, Armelle s'étant montrée plus surprise et inquiète que réticente. Elle avait avoué qu'aucun mobile ni aucun indice ne permettaient de s'engager avec quelqu'un pour longtemps.

Que ne lui ai-je répondu ? J'étais alors naufragé sur une île dont j'avais inspecté tous les recoins. Je croyais tellement à mon bonheur que je n'en supposais pas de limites. Des cris de joie couvraient la plainte que je n'entendais pas.

Existait-elle cette plainte ? Là encore, tout mon raisonnement évacue la réponse et la plainte avec elle. Si la plainte a existé, elle a toujours été présente et elle a survécu.

L'hypothèse que j'avais formulée à ce sujet ressemblait à une théorie du bonheur. J'avais cru judicieux de distinguer en chaque individu le dehors du dedans.

Le bonheur et le malheur formaient une maison. Des pièces leur étaient attribuées qui communiquaient entre elles par un corridor. Tendus au sol, un fil le coupait en son milieu.

Tout était préparé pour laisser au bonheur et au malheur une chance égale. Mais, au lieu d'assembler, cette égalité factice divisait. La maison restait déserte. J'en conclus que la théorie du bonheur qualifiait le malheur comme force interne à toute vie. La porte du bonheur pouvait s'ouvrir.

Celle de notre union avait deux battants, l'un pour l'amour et le bonheur, l'autre pour la pitié et le malheur. Beaucoup de monde pense que la pitié est un mauvais sentiment. Armelle m'avait convaincu du contraire. Elle m'avait prévenu que la pitié éclairait la passion comme un présage du passé.

— La personne que tu aimes, me disait-elle, te donnera raison de vivre. Elle te fera oublier ta propre existence jusqu'à la déguiser en toi-même.

Car, selon Armelle, les gens heureux ne sont jamais ce qu'ils prétendent être.

11 - LE MARIAGE

L'histoire que me raconta Armelle le matin de notre mariage à Fontainebleau illustrerait bien des aspects de notre vie commune. A l'observer de près, elle m'évoque cette sensation d'étrangeté qui suit un sauvetage. En voici le récit.

Il était une fois un jeune homme plein de dévouement qui venait de terminer ses études de médecine. Par fidélité à ses origines modestes, il décide d'ouvrir un cabinet dans le quartier de son enfance.

Les premiers clients se font rares. Chacun lui rappelle son passé, mais il n'en parle jamais. Il reconnaît parmi eux des anciens camarades de jeu sans que jamais un dialogue n'amorce des retrouvailles. Le jeune médecin en est d'autant plus troublé qu'aucun de ses visiteurs ne présente de signe de maladie. Bien sûr, ils se plaignent de sommeils dérangés, de digestions contrariées et de nervosités tendues. Un court examen confirme l'absence de symptômes et l'inutilité de soins. Le repos sera le meilleur traitement, se borne-t-il à dire en guettant un signe de reconnaissance.

Ce signe n'arrive pas et les jours passent, ne modifiant rien à la composition du cortège. Le médecin s'inquiète de plus en plus de ne pas recevoir de vrais malades. La bonne santé de chaque client lui gâche ses consultations, d'autant plus que du matin au soir son cabinet ne désemplit pas.

Sa réputation est établie. Les habitants vantent l'honnêteté et la prudence de ses diagnostics et médications.

Il écrit à d'anciens professeurs et condisciples de faculté. Connaissez-vous, leur demande-t-il, ce phénomène ? On lui répond que depuis la nuit des temps les professions médicales sont la proie des bons vivants. On lui conseille même de se réjouir de ne pas traiter de cas graves. Alors l'inquiétude le gagne. Me comprend-on, se plaint-il, et n'est-ce pas la folie qui me guette ?

Il tombe malade, sans cesser de travailler. Bien que son état empire, à aucun moment il ne songe à rencontrer un confrère. Bientôt, il annule des visites. Puis il mesure la gravité de son mal. Mais il se trouve démuné de remède pour ne pas avoir eu de vrai malade à soigner.

Armelle avait voulu savoir si je devinais la fin de l'histoire digne de Molière.

— Tout dépend, lui avais-je rétorqué, de son authenticité.

— Comment le savoir, m'avait-elle répondu ?

Je m'étais empressé de conclure que seule la mort pouvait vaincre les souffrances du jeune médecin.

Cette fois, Armelle parla d'une traite. Sa voie m'était à peine perceptible.

— Eh bien non, avait-elle poursuivi. Le médecin ne meurt pas, car il comprend que son état lui révèle ses vérités cachées. Il se ressaisit et se reconforte d'échapper aux maladies ou de ne pas savoir les repérer. Ce procédé le guérit. Comme par enchantement il se met à découvrir, aussitôt après, les maladies de ses visiteurs, dont le cercle ne tarde pas à se restreindre. Il garde néanmoins quelques fidèles clients pour gagner honorablement sa vie. Leurs maladies lui apparaissent comme leur unique richesse. Et sans doute faute d'une autre solution, il se fixe pour but de ne jamais les en délivrer.

Je n'avais pas eu le temps de montrer toute ma perplexité à Armelle qu'elle m'annonça :

— Tu n'imagines pas comme tu ressembles à ce docteur !

Mais la perplexité protège du vice. Rien ne servait de croire qu'Armelle me vilipendait. A l'extrême, j'étais partagé entre la honte d'avoir pensé qu'elle avait voulu ou, au contraire, n'avait pas voulu me faire mal.

Elle étincelait, comme parfois des étoiles filantes dans le ciel reliant deux individus l'un à l'autre. Elles apportent des messages qui disent toutes les promesses qu'on attend d'elles.

Ces lueurs défont du temps l'écharde ancestrale. Par les temps de grand bonheur, leurs scintillements simultanés donnent un sens à la multitude des mots, des paroles, des exclamations et des résignations.

On connaît le bonheur de vivre à la disparition de son propre bonheur. Le grondement d'une rumeur enfouit le langage. Cette perte repose sur quelques

règles d'invulnérabilité. Plus on se sent perméable aux mots et plus on est heureux et libre.

Par leur seule présence, des êtres, des lieux et des instants répondent à ces tumultes propices à toutes les mystifications. Il suffit de tellement peu pour que l'amour le plus caché se raccorde à cette jouissance muette.

Armelle était née sous le signe de l'acquiescement. Au procès qu'elle instruisait contre l'humanité, elle s'avouait coupable d'innocence. Moi, jusque-là, j'avais cru à la vérité de l'amour comme une libération prématurée de soi-même. Or Armelle avait pris part à mon amour pour mieux en souffrir et s'en délivrer.

Je n'en suis pas fier, sinon j'en parlerais plus facilement.

Quant à notre jour de mariage, il ne me reste que le souvenir d'aujourd'hui. Ce souvenir a effacé le passé. Il a effacé mon mariage. Il n'a pas existé. Je ne puis revenir en arrière ou, plutôt, je ne vis maintenant que parce que je ne puis tout en bloc revenir en arrière. J'écris mon roman dans l'apaisement de m'être fourvoyé et de n'avoir pas choisi le bon mode d'expression.

Si d'aucuns s'étonnent que je trouve encore de l'audace à me déclarer le plus heureux des hommes, je réponds que mes souvenirs rompent toutes les monotones. Des fêlures articulent ma mémoire. Les mots s'y glissent et les épousent afin de changer librement leur sens. Puis les sens laissent place à d'autres libertés qui engendreront de nouveaux mots pour de plus neuves images.

12 - LE DEPART

Souvent, dans la vie d'un couple, l'un des deux protagonistes s'y trouve mieux à son aise. Soit son amour est si fort qu'il repousse au lendemain la réponse aux difficultés traversées, soit il méconnaît l'amertume et les arcanes du passé.

Toute vie en société porte en elle ce mouvement qui mène chaque fois à la séparation. Nous sommes trop petits pour embrasser les contours de notre bonheur et trop grands pour considérer qu'il est temps de le remplacer. Dans ce sens, Armelle était moins armée que moi pour résister à la taille des sentiments. Que sais-je d'ailleurs de ces sentiments qui se retournent contre moi ?

Chacun déployait plus de bonheurs que n'en supportait l'autre. Et c'est dans le regret qu'ils m'aient rendu si heureux que je reconnais mes vrais bonheurs. Ils ont laissé une trace intacte, comme un souverain qui poserait lui-même sa couronne sur la tête d'un rival.

Renoncer à un idéal redécore le livre du bonheur. Une rafale de deux ou trois mots neufs a fait place libre. Plus que de paroles, nos relations étaient rapiécées d'écritures. Nous remplissions un livre de bonheur. Nous l'entretenions dans nos esprits prêts à en remporter le concours. Puis nous nous dispersions alentour pour y converger, éblouis.

Nous nous regardions dans des miroirs de mots, sans avoir conscience de changer, de nous user d'espérance et de sombrer dans la routine. Chacun était ainsi

plus heureux du bonheur de l'autre que de son propre bonheur. J'en étais devenu aveugle de confiance dans l'avenir d'Armelle, tout en persistant à soigner mon rôle par un héroïsme de mots. Ce regain du sens nous donnait le plus de bonheur et de vitalité.

Armelle me mettait au défi d'obtenir une minute de bonheur supplémentaire. Elle était aussi cette minute de trop. Maintes fois, je l'ai vue en proie à d'obscures dialogues avec elle-même pour trouver une issue à ce répit. Il était dit qu'il durerait toujours, mais de la façon qu'on a de trouver soudain un trésor oublié.

Les soirs d'été, nous nous promenions dans la forêt de Fontainebleau que nous ne quittions que la nuit tombée. Je me croyais à l'apogée de mon existence, ayant rompu les uns après les autres tous les ponts avec les gens de ma connaissance. Cette période leur a été passée sous silence et ils ne m'en ont jamais demandé une explication. Leur curiosité a peut-être disparu quand ils m'ont entendu dire que je m'étais mis à vouloir tenir tous les rôles, jusqu'à ceux des écureuils et des chevreuils que nous dérangions dans nos escapades.

N'ayant été vu de personne, je me sens autorisé, par une brèche dans mon passé inventé, d'introduire l'effraction du bonheur. J'aimais éperdument Armelle, mais on ne devait pas le savoir. Je pensais que je l'aurais moins aimée ou ne l'aurais plus aimée du tout si j'en avais parlé. Mon amour dépassait toute sorte de connaissance.

Aujourd'hui, il me semble que l'amour parfois croît sur une connaissance parfaite et qu'il l'en débarrasse au fur et à mesure du temps. Chacun finit ainsi par ignorer l'amour qui lui est porté. L'ignorance grandit donc d'autant plus qu'augmente l'amour.

Armelle n'était pas sûre que je l'aimais. Il faut croire que nous avons choisi d'enfreindre les règles de notre bonheur. Nous nous aimions tels deux écoliers sur un même banc regardent, avec une précaution infinie, le ciel marquer dans les limbes le passage des jours.

En bon juge, Armelle savait que tout s'emmêlait dans ma tête. Je lui laissais me dire que tout se dé mêlait aussi sous la forme des mots. Ces doses de bonheur ou de malheur, je les goûtais avec un égal appétit. De nouveau pourtant, la confusion revenait.

Sans être trop excessif, je veux que le lecteur comprenne la nature de mes sentiments amoureux. Je ne cessais d'adorer toujours plus. Armelle était devenue une drogue vivante.

Quel contrepoison trouver ? Oh, comme cela me paraît maintenant simple de l'écrire ! Je me fis à un usage très libre du langage. Pour ne pas maudire ma passion, je voulais mots dire de tout. Les mots m'apportaient une vraie compagnie, personnages d'un roman-fantôme dont je découpais les pages avec un coupe-papier arrondi à tête de cire pour faire perdre toute trace de symbole à mes apparitions.

Mon irréductible résistance aux affronts s'organisait. Les mots représentaient en quelque sorte le prolongement de la vie au-delà des batailles. C'était comme si Armelle m'avait ordonné de ne jamais me taire. Jeux de réussite, les mots me remettaient sans cesse face à de nouvelles révélations. Peu à peu ils recomposaient la clé de la porte que les mots d'Armelle ne m'avaient pas ouverte. Je ne pense pas qu'on puisse parler là de sorcellerie.

Même les mots voilent la vérité. Il rétrécissent au lavage du temps et restent propres, pour les souvenirs qu'ils laissent derrière eux jusqu'à la fin de la vie.

Le nom d'Armelle s'était déposé sur celui de l'amour. Il en avait très vite adopté le mode d'existence et l'innocente part. Pour moi qui avais déjà bien en tête le projet d'écrire un roman, ce nom était tombé dans le domaine public.

Oui vraiment, je ne sais peut-être que prénommer les choses et les mots qui me sont les plus proches. J'aspire à divulguer que rien n'est plus commun qu'un nom propre. Quel beau rêve de réconciliation ! La page blanche n'existe que pour l'écriture.

Qui n'a pas écrit de merveilleuses histoires sur des pages toutes blanches ?

Qui n'a pas trouvé l'amour qui n'est jamais là, qui n'arrive pas ?

L'amour déborde toujours des mêmes gens, comme aux premières lueurs de leurs rencontres.

Chaque heure qui passe annonce un nouveau réveil, apprend d'autres mots, efface toutes les traces et invente une meilleure fin.

Déjà je pressens l'heureux dénouement de mon livre. Je sais qu'il me sera difficile de le changer et, plus encore, de le garder secret jusqu'au bout. J'en parle comme si j'étais investi du pouvoir de le supprimer.

Beaucoup d'écrivains ont sans doute réagi à ma manière en achevant leur premier roman. Je suis sûr qu'aucun n'a voulu donner son nom à la famille des bourreaux de l'écriture. Le bonheur d'écrire filtre le repos éternel du présent.

Tous mes reproches tiennent au fil du lendemain. Ma vie a été plantée sur l'humus de la séparation. L'amour frappe d'un côté à l'autre de mes sens comme un balancier. Il me dit de laisser faire les départs.

Au silence sont vouées les défaites. Aucune vérité ne naîtra d'une dispute ni d'un discours sur la séparation. Les mots eux-mêmes y tombent au champ d'honneur. Et puis chacun peut penser qu'être heureux c'est attendre tout le temps qu'il faut pour parler d'une séparation.

Je ne sais rien d'aussi étrange que la durée de ce temps. Même très courte, elle donne l'impression de l'éternité. Elle a les attraits des gens qui vont réussir des prodiges. Tranquillement, on retient son souffle.

Si l'on ne se quitte pas dans cette sérénité, tout pourtant me donne envie de le croire. Mon roman n'aurait l'air de rien s'il me priait d'avouer ma détresse quand Armelle était partie. Il y a des êtres dont le destin n'est fait que de ce qu'ils laissent.

Nul ne sait où ils ont attrapé la vocation du départ. Comme des mots qui échapperaient même à toute écriture, ils fuient sans que personne ne puisse les retenir. Ils traquent l'illusion de se retrouver un jour face à eux-mêmes. Leur chasse les entraîne le plus loin possible de l'armurerie des mots. Il ne leur reste qu'un droit à l'erreur qu'ils exercent pour la capture du bonheur.

J'avais aimé Armelle sans songer qu'elle s'en irait un jour. Son absence créa en moi une grande poche vide : quand gourou !...

Cette solitude me rendait à la fois plus présent et plus étranger à moi-même. Mon propre individu se dédoublait et se renversait dans un lit de malédiction. J'avais beau hâter la guérison, je me façonnais une autre écriture. Ma maladie m'épatait. Aux quatre vents rejetée, la propriété de mon malheur s'écroulait. J'essayais d'élever ma conscience jusqu'à forcer la porte du malheur. Non, je n'étais pas malheureux puisque ma vie était une coupure entre le temps et les mots.

Qui ne s'est pas réjoui de brusques interruptions ? Elles sont les monuments à la gloire des romans. Elles seules correspondent avec les libertés. Quand elles ne marquent pas les origines et les extrémités d'une interruption, les libertés mènent tout droit en prison.

Je ne me sens peut-être que réellement libre entre deux épisodes de mon existence. Je résiste mieux ainsi au livre que la vie écrit à mon insu en me donnant l'illusion d'une nouvelle chance.

Chaque fois que se ferme un chapitre, tout un monde apparaît qui élimine l'ancien. Mais aussi mon passé devient-il une trouvaille, l'occasion de ne pas me taire et de passer enfin aux révélations. Il y a toujours eu un traître qui sommeillait en moi et me livrait entre les lignes d'un temps sauvage. Cet état proche du néant aspire à plus de dépossession encore.

Dois-je m'arrêter là, renoncer à mon roman, claquer les pages ? A la longue, le bonheur invite à disparaître. Il signe une paix royale. Il cesse de faire remonter le courant à la recherche des mots qui ont proliféré.

Rien n'empêche le bonheur d'aller au loin, de mener même plus loin que les mots. Il continue seul son chemin pour que chacun se retrouve face à l'immensité. Il est d'usage de se figurer alors d'avoir été reconnu. On n'en apprécie que mieux d'entendre dire toute l'inutilité d'avoir voulu se cacher. Exempt de point final, le bonheur ramène à l'anonymat. La vie continue, éprouvant toujours moins de raisons de s'interposer entre la réalité et la fiction.

Armelle avait ruiné ma citadelle. Tant pis, je rebâtissais sur le champ un labyrinthe pour y confesser mes espérances à venir :

— Si t'as d'elle d'autres bonheurs...

Et je m'en allais recueillir les fleurs des mots.

13 - LES DEBUTS

Sous l'influence de Jules Verne, je me mis à écrire un premier livre que je destinai à un public d'adolescents faciles à contenter et aussi éloignés que moi des règles.

L'histoire se déroulait sous la forme d'une énigme à résoudre et dont une fausse solution figurait en tête d'ouvrage. En résumé, il s'agissait d'un homme qui, un gros pansement à un doigt, partait pour un tour des mots en quatre-vingt jours.

Toujours il allait de surprises en surprises. Il disait que tout est beau. Il s'arrêtait en chemin devant un barrage de mots qui l'empêchait d'assouvir sa joie.

Un long moment, il attendait avant d'être chassé par la police du langage. Son air s'assombrissait. Une curieuse sensation l'envahissait d'avoir oublié des mots derrière lui. Il pensait même que son voyage et, plus généralement, sa vie étaient faits de ces oublis alignés les uns derrière les autres. Au lieu de l'entraîner plus en arrière, la plupart faisaient mine de disparaître et revenaient devant lui avec un nouveau sens.

De toute façon, cet homme ne s'inquiétait pas. De jour en jour, il attendait un grand bonheur qui changeait de place et de couleur à mesure qu'il s'approchait du but. Au quatre-vingtième, il lui apparut qu'il lui faudrait tout recommencer en abordant le mot *électricité*. C'était aussi la clé du livre et un moyen d'en comprendre le titre ambigu : « *ELECTEURICITE* ».

Ce que je voulais montrer par ce conte, en vérité je ne m'en souviens plus du tout. La clarté s'est beaucoup plus soucieuse de moi que le contraire. J'ai préféré considérer le monde dans sa parfaite opacité plutôt que d'égrener le chapelet des vérités établies. Mais aussi, à l'inverse de bien des censeurs de la pensée, j'ai essayé de ne pas laisser le temps trouver, par l'érosion des connaissances anciennes, des réponses à des questions oubliées. Le bonheur ne figure dans aucune réécriture de la vie.

Que les lecteurs en désaccord avec la phrase précédente la raturent ! Telle n'est pas mon intention de me faire des ennemis. Les mots que j'écris sont les forces puisées dans mon bonheur. Il n'y a donc aucune raison de craindre une funeste revanche sur le sort. La fugue des mots ne dure jamais très longtemps. Dans le royaume du bonheur, je n'en connais pas qui ne se laisse facilement reprendre.

Oui, tous les mots jalonnent vaillamment les chemins du bonheur et éclosent à notre approche comme les fleurs de la liberté pour toujours.

Sous le chapiteau du roman ouvert à l'horizon, les mots que les lecteurs ne lisent pas jonglent dans ma tête. Ces mots atténuent l'apparence angélique que je viens d'évoquer.

Quand on prend un grand plaisir à écrire, il apparaît bien que la lutte des mots se dirige contre un trop puissant sommeil, cuirassée d'insomnies.

Mais ce n'est pas de cette manière que je parviendrai à retrouver le sens de mon premier livre ; combien de fois les mots du bonheur se sont-ils opposés à mon retour au passé ? Combien de gens n'écrivent-ils pas de peur qu'un malheur ne leur arrive ? S'il me fallait repartir à l'école, je ne le ferais qu'à condition d'être récompensé d'un prix de premier rêveur.

J'écrirais peut-être mon livre de la même façon qu'on épuise, les uns après les autres, les arguments qui empêcheront un homme ou une femme de sauter du toit d'un immeuble.

Certes, il n'en manque pas. On échappe rarement au spectacle des scènes dont on écrit la pièce et où l'on tient, tout au moins, un rôle principal.

Ma désinvolture m'accordait les faveurs du charme de l'écriture même si, en réalité, j'accédais prudemment au métier de la littérature.

Sur la longue bretelle qui m'emmenait à l'autoroute des lettres, je restais sage, suivant à la vitesse des mots. J'avais déjà une perception naturelle du danger qui survient des phrases qu'on ne prévoit pas. Le carreau entrouvert de mon esprit laissait pénétrer une légère risée de livres conventionnels et douilletts. Chacun m'apprenait à redoubler de vigilance.

Je profite de ce relâchement pour dire que j'ai singé les ahuris comme si j'avais caché que je l'étais moi-même devenu. Il me suffisait de si peu. J'étais sûr qu'il n'existait pas d'autre conscience que celle de sentir les dangers.

Cette pensée prétentieuse s'unissait à mon destin littéraire. Et voilà que j'attendais avec patience mon tour pour dépasser l'interminable file des livres. J'avais envie de parler de tout. Pour la première fois, je regardais le temps passer avec délectation.

Il me suffisait de si peu, et j'aurais compris des choses qui m'étaient restées jusqu'alors étrangères.

Il m'était égal de m'être tenu en retrait. Une force intérieure, dont je n'avais jamais repéré la source, m'invitait à conquérir de nouveaux domaines. Elle me commandait de différer mon départ pour les mots les plus lointains, dont on ne revient pas nécessairement très heureux.

En conséquence, je laissais en plan mon premier livre. Il m'était apparu que j'avais l'étrange faculté de passer de la parole à la réalité par l'écriture. Cela m'amenait à toujours voir ou mettre quelque chose de plus à ce qui existait. Cette insatiabilité m'est restée, mais je m'en rends moins compte. J'avais tout d'abord été fort étonné par la fabrication de mes illusions. J'en ai conservé des souvenirs précis.

En quelle année était-ce ? Je pensais que mes souvenirs étaient d'autant plus faciles à croire que j'en étais l'unique témoin. Il n'y avait pas de doute que tel citron poussait sur telle branche d'oranger pour moi seul. Et j'attendais un indice qui m'aurait permis de faire partager mon illumination.

Quelle féerie ! Je me tenais prêt à rester longtemps à contempler l'arbre. Une main se posa sur mes yeux. En mal d'aurore, je me réveillai.

Devant moi, venue du monde des rêves, arrivait Geneviève que je ne réclamais pas. D'emblée, elle me promettait de m'emmener à sa rencontre. Elle voulait me réduire à ma propre personne et me débarrasser de moi-même par une force tirée de mes seuls mots. Elle riait que je n'avais jamais rien vécu qui pût me donner l'air d'être un homme.

Elle excellait à dire que si je ne changeais pas, je laisserais le souvenir de quelqu'un qui ne voyait pas les gens pour ce qu'ils étaient. Quand je lui répliquais qu'en dépit de tout ma nature m'avait rendu l'existence heureuse et facile, elle s'esclaffait qu'elle ne connaissait pas d'aussi gros mensonge. J'endurais la contrariété en marquant moi aussi d'un sourire mon indifférence à cette remarque. Mais j'avais entendu la leçon.

Je me réservais d'autant plus de temps pour l'apprendre que je contrôlais mal la réalité de Geneviève.

Quel doux plaisir de se laisser reconduire ! Geneviève avait deux ombres. Sur les pinces de ses paroles, elle ajoutait les couleurs de son choix. Comme toute créature de l'imagination, elle fabriquait des produits de fatalités. Tantôt elle existait à part entière, tantôt elle prenait une voix d'où sortaient mieux les mots qui me passaient par l'esprit. Ah que j'aimais le spectacle de ce citron miraculé parmi les oranges !

Geneviève me rappelait le terme de la vie. Elle bannissait pourtant comme moi la mort de son vocabulaire. Elle disait que c'était un mot de trop. Elle parlait d'une figure centrale vers laquelle allaient les personnes dont on avait cru pouvoir disposer.

Le trouble gagne mon lecteur. Moi-même, en me rendant plus sobre, je crains de m'abriter sous les mots. Que chacun pense à Geneviève comme à la somme personnifiée de mes désirs. Qui, dans sa vie, a aimé au moins une Geneviève inaccessible ne repousse plus les avances du bonheur. Qui s'est épris à l'ombre de la moindre confiance se délivre de ses chaînes et s'évade.

14 - LA LIBRAIRIE

Entre autres hypothèses, la vraie Geneviève exerçait un travail de vendeuse à la librairie qui se trouvait sur la place Victor Hugo, il y a quelques années. Elle avait remplacé Max, un vieil employé avec lequel je m'étais lié de sympathie et qui avait gardé, de son ancien métier d'instituteur qu'il avait dû abandonner pour d'obscures raisons d'indiscipline pendant la guerre d'Algérie, un rare talent de narrateur.

Max me racontait les romans qu'il avait lus avec une telle justesse de ton que j'en venais presque à regretter qu'il n'en était point l'auteur.

Comme il savait trouver aux livres une autre fin ou une autre suite qui leur donnaient un sens plus profond, j'insistais pour qu'il en écrivît à son tour. Il me disait qu'il avait essayé mais sans jamais dépasser les dix premières pages. Il lui manquait, affirmait-il avec une maligne ambiguïté, le mépris et le cauchemar des mots.

Nous nous entendions finalement sur le sens de n'en abîmer aucun. Max n'était pas à un savoir près. Il prenait plaisir à expliquer que sa solide culture s'était développée sur de vastes jachères. Il citait des auteurs qu'il n'avait pas lus, de préférence des classiques. Les noms d'Aristote, Machiavel, Ibsen, aux sonorités chantantes, étaient les plus souvent cités. Puis il saisissait un de leurs livres dans un rayonnage de la librairie en guise de préparation à de savoureuses lectures.

Il me disait qu'on n'apprenait plus ce qu'on n'avait jamais pu savoir. Selon lui, la connaissance ne restait possible que dans la mesure où elle abolissait le temps.

Tout son bonheur, Max le prenait dans les déviations des mots. Au plus loin de sa mémoire, il remontait le souvenir d'avoir été privé de paroles. Ce chemin lui ayant été barré, il allait au gré de ses lectures comme en un colin-maillard d'attachement. Il vivait donc dans l'attente d'une perpétuelle consolation qu'il trouvait dans les livres. Ceux-ci lui rendaient la consolation plus facile. Il épiait les instants de contrariété. Il disait que le bonheur ne venait que de la minute qui suit :

— Qui suit quoi, lui demandais-je ?

— Qui suit les mots, me répondait-il inmanquablement.

Sa philosophie de l'existence était fondée sur un rétrécissement général des choses. Il prétendait que les découvertes des civilisations scrutaient toujours plus dans le détail le champ de la connaissance. Cela m'était agréable de l'entendre prédire que l'avenir allait vers l'infiniment petit.

Max m'avait confié que l'unité de mesure universelle serait bientôt la lettre. J'adoptais cette formule décapante avec la même fougue que si j'en avais été l'auteur.

A l'issue d'une conversation, nous avions griffonné, dans une déclaration commune, sur un coin du comptoir de la librairie, que la lettre renverserait les élites. Bien entendu, nous n'en avions pas cru un traître mot. Mais notre quiétude nous allégeait du fardeau des contraintes, les allégeances.

Avec moi Max avait trouvé un partisan de toutes les espèces de conjurations et d'insubordinations. Non seulement nous ne croyions en rien, mais nous n'aurions rien retiré au monde pour que notre bonheur résonnât d'un écho plus vide.

Max se jouait des mots.

Il faisait la part belle aux rêves.

Nous parlions d'un autre monde. Ce que nous en devinions ne nous écartait pourtant jamais de notre réalité.

Nos utopies restaient entre nous. Elles n'allaient guère plus loin que les quatre murs de la librairie.

Nous n'aurions pas supporté pareilles extravagances d'autres que nous. Oui, nos rêves d'outre-littérature ne débordaient que de trop peu les feuilles des livres pour nous pousser à la rue et brandir dans la capitale des banderoles revendicatives. Nous préférions élire Emile Zola ou John Reed les benjamins de nos cérémonies sous l'autorité suprême de Péret.

Je crois bien n'avoir jamais entendu Max me parler de sa famille ni de la façon dont il remplissait son temps en dehors de la librairie. Notre complicité s'établissait sur les idées et les lois du bonheur. Nous n'en cherchions pas les vérités dans la réalité ou ailleurs. Nos propos flottaient dans l'air et échappaient à toute emprise, comme les paroles qu'échangent les enfants qui ne savent pas lire ni écrire.

Un jour, j'étais entré dans le magasin pendant que Max essayait de satisfaire une dame âgée en quête d'un livre récent sur la médecine chinoise. Il ne m'avait pas vu et il parlait avec une autorité dans la voix qui en imposait beaucoup. Il dévoilait une étonnante connaissance de cette contrée lointaine dont il vantait, selon ses dires, les turbulentes et intempestives stratégies.

Par un savant raisonnement, il mettait en rapport l'écriture et la médecine, leurs origines et leurs longues marches communes pour soigner les douleurs.

Est-ce le moment d'exposer la ressemblance du bonheur et de la jalousie ? A quoi cela m'avance-t-il de retenir ma plume à d'impuissantes matières qui ne les désuniront pas ? Rien ne vient au monde qui n'ait reçu une part de chacun d'eux.

Comme la plupart des gens, je suppose, je n'ai jamais su dominer ma jalousie. Et chaque fois que je me condamne à l'accepter, je sens que l'on me ravit mes révélations...

Peut-être même que ma seule façon de dominer ma jalousie est encore de convenir que je n'ai jamais rien dominé du tout.

Cette confiance me préserve des désillusions certaines. La méchanceté m'ignore puisque je ne suis pas soumis à la volonté d'un seul mais d'au moins deux désirs, et souvent contraires. Ces doubles attirances creusent un sillon.

Mon équilibre n'en demande pas son reste.

Je crains qu'il ne soit pas de bon aloi d'écrire que j'ai hérité d'une bonne nature. D'ailleurs, rien ne m'autorise à l'affirmer sinon, de temps en temps, la simple idée de basculer soudain dans le malheur. Alors, patiemment, il m'a fallu admettre d'avance les reproches et les sarcasmes des nombreuses voix qui ne manqueraient pas de relever que j'avais prévu la catastrophe. Mais jusqu'à son arrivée, j'aurai hurlé avec les loups que la vie s'est embarquée pour la croisière et qu'elle ne lâche pas facilement prise.

A brûle-pourpoint, je m'étais immiscé dans la conversation de Max en indiquant que la médecine chinoise faisait l'objet d'un long chapitre dans un guide de poche Larousse.

J'avais inventé n'importe quel prétexte saugrenu pour arrêter Max. Il comprit aussitôt ma plaisanterie. Il se retourna vers la dame et lui promit de lui proposer quelque titre avant quarante-huit heures. La cliente accepta et salua Max en le remerciant.

Dès son départ Max me raconta une histoire. En voyage, dans une lettre à une personne qui lui manquait beaucoup, il écrivait qu'il avait voulu lui téléphoner mais qu'il y avait renoncé ne sachant quoi lui dire. Bien sûr, il n'avait pas davantage à dire par écrit, sauf de n'avoir rien trouvé à déclarer par téléphone.

Il en était ainsi rendu à la moitié de sa lettre. Dans la seconde partie, il avait essayé d'expliquer ses difficultés de dialoguer. Il en attribuait la cause à ces gens

qui ne perdent jamais une occasion pour vous dégoûter de vos propres mots, comme si les leurs, allez savoir pourquoi, possédaient plus de valeur.

Il m'avoua que cette lettre modifia le sort de sa vie. Je le regardais avec une expression mêlée de doute et d'étonnement. Mais Max ne sortait jamais de sa réserve. Il poursuivit en me disant que la destinataire devint sa compagne et qu'elle l'était restée jusqu'à ce jour.

Dans son petit cercle, il était devenu l'homme d'une lettre qui avait scellé une union. De ce message de bonheur, il tirait autant de fierté que de jalousie.

Comme nous étions devenus très proches l'un de l'autre, je lui avais fait part de mon intention d'écrire un livre. Il m'y avait encouragé, me faisant sentir que toute oeuvre porte un acte de bienfaisance.

— Un livre est une revanche, m'avait-il déclaré. Il ranime le feu que brûle chaque existence.

Des précieuses recettes qu'il m'a confiées ou que j'ai saisies, j'ai tâché de suivre le fil conducteur. En voici quelques-unes :

— Ecris dans la pénombre et sur un coin de table.

— Prends la lumière des mots sans vouloir la retenir.

— Attends le plus longtemps que tu peux avant d'écrire.

— Ne te tracasse jamais du souvenir sorti de ta mémoire.

— Chaque détail et chaque mot viennent en leur temps. De leur apparition dépendra la suite de ton livre.

J'ai gardé le carnet où je notais les paroles que Max me délivrait pour bien écrire. Dans ma bibliothèque, sa reliure est la seule qui ne porte pas de titre. En page de garde, une écriture qui n'est pas la mienne et dont j'ai oublié l'origine a crayonné en rouge : « Registre sentimental ».

A vrai dire, j'ai toujours pensé que la plupart des livres étaient des livres de comptes. Les mots qu'on y lit et déchiffre cachent d'abord, puis révèlent les dettes contractées à l'âge des jeux. Toute la vie durant, les connaissances s'ajoutent au déficit initial. Le manège tourne, ouvrant sa trappe sur des mots qui n'étaient déjà plus que l'ombre d'eux-mêmes. Il en renaît de nouveaux qui s'aventurent eux aussi dans la jungle des livres. Le fil se déroule. Côté pair pour les rires, côté impair pour les râles, et le bilan s'alourdit avec le nombre des pages.

Quand donc se décidera-t-on à définir une dette ce que personne ne rembourse ?

Ma dette à Max serait celle d'un élève envers son maître si j'avais su prendre davantage d'égards et de distances avec le réel et si j'avais fait mieux ressentir que le récit pouvait s'arrêter à chaque page. Le « Registre sentimental » dit :

— Ecris pour ne pas t'abrutir. Radote pour écrire.

D'après ce précepte, mon bonheur ne s'en est pas trop mal tiré. Pour le reste, je

suis moins sûr d'avoir suivi le conseil. Je ne tiens pas à chercher la responsabilité de Max dans la réussite ou l'échec de mon roman. Il m'avait demandé de ne pas parler de lui.

On mettra son apparition sur le compte de mes radotages. Alors, dans l'indifférence d'une page éloignée du bord, je profite de cet intervalle pour dédier à Max mon livre aux trois quarts plein. Ce serait bien un infortuné hasard s'il ne s'y trouvait pas une phrase qui eût touché son coeur.

Qu'il me pardonne si je divulgue maintenant son grand secret.

Cela commence par une question.

Comment un livre n'est plus un livre mais quelque chose d'autre, ni pire ni meilleur, mais seulement plus durable ?

Et cela continue par une réponse.

Il faut écrire pour une seule personne qui se transforme tout au long des pages et révèle à la fin le visage même de l'auteur.

C'est pourquoi Max réprouvait par-dessus tout les envies bien légitimes de lâcher les mots sur les meutes des autres langages.

J'avais contourné l'obstacle.

15 - L'APPARITION

Après tout, je me moquais de la vanité de mon bonheur. Je formulais l'espoir d'une traversée des mots qui me ramènerait vers des rivages plus cléments.

Il y avait dans l'air la menace d'un prochain appauvrissement. Je pensais que je ne serais pas le seul touché ou que si cette éventualité se produisait j'en tirerais une longue fierté. Je mettais le cap vers ce conditionnel.

Pendant cette traversée, j'ai eu la conviction qu'en me perdant j'enfreignais et éliminais en même temps les plus coriaces règlements. J'habitais un radeau à l'entresol des mots. Mon bonheur se rangeait dans l'écriture. Il me poussait vers moi-même. Je croyais qu'il me tenait compagnie et que je le perdrais sitôt que je toucherais terre.

Le lecteur aura compris, mieux que moi, que je ne me trouve à l'aise que dans l'éloignement. Tout le labeur de mon roman s'en est honoré et s'y est laissé prendre.

On peut même n'avoir conscience de son bonheur qu'au bout, seulement, de la traversée. Le roman n'est pas terminé que déjà il se désintègre dans la tourmente des mots. Un autre roman réclame la place. Ecrire ainsi revient à ne jamais être sorti des mots.

La tempête change de nom si elle dure infiniment. Elle ne s'appelle plus tempête mais roman de la pluie. De s'en protéger, l'on découvre le bonheur d'écrire.

Et l'on s'abrite sous les mots pour une éternité d'autres mots qui se déprennent des biens qu'on leur avait attribués.

N'importe lequel de mes bonheurs, dans cette quête de révélations, n'a de sens que pour moi. Une ineffable splendeur m'en fait oublier l'attente. J'en parle d'ailleurs comme d'une banale interruption. La fin de la traversée se précise. Je suis en paix avec moi-même d'avoir transmis le message de mes mots. Un ordre, si l'on peut l'employer ici, se rétablit autour de mon monde, dans un élan de distribution dont je ne me sentais pas capable. Pour mon sauvetage, tout est à portée de main. Je sais que bientôt, par un retournement de situation, je serai tout seul à ne plus posséder le message. Mon bonheur aura commis l'imprudence de sauter par-dessus bord.

Cette ineffable splendeur du moindre mot me détourne de mon récit. Comme le canon d'une arme à feu, le temps des mots s'est collé sur ma tempe. Il ne tient qu'à moi d'appuyer sur la détente pour reprendre le cours de l'histoire et laisser ces points de côté.

Oui, quelle ne fut pas ^{ma} surprise quand j'arrivais à la librairie pour confier à Max les premières pages de mon manuscrit ! Je m'apprêtais à essayer son sarcasme sur les écrivains qu'il qualifiait, selon son humeur, de facteurs de mots ou, plus curieusement encore, de moteurs. Il savait que je me tirerais mal d'affaire de critiques.

Mais j'avais pour répliques toutes mes parades de bonheur. Elles me protégeaient même contre l'horreur de ne plus pouvoir effacer mes écritures.

Il n'y aura donc jamais de crime parfait en littérature. Les empreintes ne confondent pas les tourments du lecteur chargé de l'enquête. Un livre s'écrit contre la volonté de l'auteur de tout résumer. Moi qui écris, je ne suis qu'un mot et j'ai choisi de lui donner le rôle principal de mon livre.

Pourquoi ai-je maintenu exprès ce mystère jusqu'ici ? Peut-être me semblait-il que je changerais d'avis et abandonnerais la partie du mot en chemin. Dans un roman, une seule manière existe de ne pas se désoler, celle de faire passer le bonheur devant soi. Je ne résiste pas à la force d'accomplir de meilleurs progrès.

Il pleuvait par intermittence ce jeudi-là. J'avais erré tout l'après-midi, absorbé par l'idée que mon livre avait pris l'ascendant sur ma propre existence. Je ne doutais plus que l'histoire d'un mot fût le bon accord à ma verve. Mon roman me donnait l'impression d'un héritage tombé du ciel.

Pas après pas, la tête inclinée vers le sol, je m'étais accaparé du royaume des flaques d'eau. Un charnier de mots désarticulés s'y écoulait. J'avançais dans le mot à mot de ce paysage mental. L'eau tombe des tombeaux. Je me fâchais d'être à la merci des jeux de mots et je voulais y couper court.

Je revenais aussitôt en arrière. Cette fois, m'assurais-je, le refus de ma condition de rôdeur montera au plus haut l'étendard du bonheur, au nez et à la barbe de l'attroupelement des mots.

En tout cas, je trouvais encore assez de ressources pour m'assurer que mon plan ne voulait plus rien dire.

Il n'y aurait pas d'autre question, pas d'autre suite à la plus haute comme la plus banale littérature que ce soupir de connaissance :

— Mais que cela veut-il dire ?

Tout ce que j'écrirais ou reproduirais ce-ci de-là serait emprunté aux mots, délimité par des frontières et, au sens le plus littéral, dénué d'intérêt.

J'arrivai à la librairie de Max avec l'idée qu'en renonçant à écrire mon livre je pouvais rendre d'immenses services à une communauté dont je me serais désigné fondateur et seul contribuable.

Le renoncement est ainsi la clé du bonheur, comme dans quelque bréviaire de bonne conduite. Chaque individu s'en approche sans jamais pouvoir l'obtenir. Chaque livre en grappille les miettes, en rate les premières aventures. Une sorte de pudeur enveloppe les mots et leur bataclan de belles intentions affectueuses.

Pétrifié d'allégresse, je ne me retourne pas sur cette merveilleuse vision. Je passe, pour éviter d'être désavoué par une force devenue une faiblesse. En même temps, je ne désire plus rien voir d'autre.

Autant la douleur a été vive quand il m'a fallu continuer mon chemin, autant la sensation de plaisir s'est durablement installée dans mon corps quand je me suis dit que rien ne me ferait plus revenir en arrière. L'écrivain que je voulais être touchait à son but : non plus tenir, mais perdre le secret de la vérité et des mots.

La librairie était fermée.

Rien ne le justifiait. Le front collé à la porte, j'examinai la situation avec perplexité. Dans l'arrière-boutique apparaissait par saccades l'ombre d'une personne maniant des colis. Je frappai au carreau. Cette fois, l'ombre disparut complètement.

Un temps s'écoula pendant lequel, sans doute, ma pensée me faussa compagnie. La porte s'ouvrit.

L'écriture n'a peut-être qu'une raison d'être. Elle rend la réalité vulnérable. Elle assiste au passage des mots entre la réalité et le rêve. Son regard se dédouble dans la lumière du sens.

Les mots sont les meilleurs prisonniers du bonheur. Ils ne s'en évadent jamais. Quand on les autorise à sortir, ils s'envirgulent, ils se pointent.

Rien ne s'est jamais passé dans ma vie comme au théâtre. Les bonheurs ont bien plus arraché que planté les décors que j'y ai rencontrés. Je me suis toujours dit en moi-même :

— Pourvu qu'il n'y ait pas de solution à ce problème qu'on me pose !

Cependant, je me gardais de déclarer le fond de ma pensée :

— La meilleure solution est l'absence de solution.

Cela distingue à mes yeux le roman du théâtre.

Une ombre m'était apparue. Une sensation me disait qu'elle connaissait mille fois mieux que moi, qui ne suis jamais allé au-delà de la parole donnée, les rouages des mots. Cette nouvelle direction du bonheur m'invitait à tout recommencer. J'entrai dans la librairie comme en un lieu étranger. Une voix résonna. J'étais sur le point de répondre quand apparut la plus angélique page de mon livre tout miraculé.

C'est ainsi que s'est déroulé mon premier contact avec Geneviève. Elle me raconta qu'elle venait d'être embauchée pour remplacer quelqu'un dont on lui avait demandé de ne rien savoir.

— Pour celui qui aima X, quelle mauvaise affaire, lui soufflai-je afin de la mettre sur la voie ! Et que croyez-vous, poursuivis-je, qu'il adviendra de mon roman ?

16 - LE COMPROMIS

Je montrai un petit paquet de feuilles dans une chemise cartonnée. Geneviève me demanda si j'avais trouvé un titre. Mais elle m'était trop inconnue pour cette confiance.

Je ne sais ce qui m'amena à lui parler de l'attention que je portais à toute personne en train d'écrire et du sentiment de bien-être que ce spectacle me procurait.

Crânement, je lui expliquai que j'avais prévu de faire don de mes écritures après ma mort, comme d'aucuns remettent leurs corps et leurs organes à la science. Un papier dans mon portefeuille me déchargeait de tous les mots que je n'aurais pu prononcer de mon vivant.

Comment dire à cette intruse que j'étais en mesure d'écrire un livre dont le sujet évoquait un homme en proie au bonheur de mots qui cherchaient à se débarrasser de lui ? Le thème s'opposait à tout intitulé.

J'étais sous le choc. Dépourvu de toute réaction, je ne comprenais pas que je pouvais aimer aussi vite quelqu'un. En moi-même, je demandais aux mots de me rendre ma liberté. Ce fil à la patte ne m'amenait qu'un bonheur artificiel et furtif !

Un long point d'exclamation crevait le tympan de ma bienheureuse condition. La fraîcheur de cet air nouveau me mettait aux prises avec un dérisoire effondrement de mon passé. Les secousses de ce hasard me conduisaient à dire n'importe quoi pour plaire à Geneviève.

J'en parle de cette manière peut-être parce qu'à ce moment-là je ne m'apercevais pas de l'importance du précipice que j'allais franchir.

Il n'y aurait pas de livre si l'on se protégeait de son passé pour répartir les sommes et les rêves gagnés du présent. Les antennes de la vérité que chacun croit tenir se dressent au plus haut sommet de ces jours où la fatalité finit par apprendre sa leçon et se sacrifie au profit d'un amour à l'éternelle exactitude.

Si mon lecteur me voyait, il comprendrait que j'écris presque à contrecœur ces professions de foi. Mais il s'attendrait que ce sentiment réveillât en moi la nostalgie de l'insouciance. Les phrases les plus vagues ont des clapotements de berceuse. Elles tournent la clé des songes sur le luxe de la félicité.

Geneviève me disait qu'elle avait obtenu une licence de séduction. Elle y avait appris à cultiver le sel des mots.

— Notre directeur d'études, un disciple de Georges Pérec, précisait-elle, nous exhortait, non sans un certain ridicule, à faire en sorte que la moue tarde. Il nous affirmait que le propre de la conquête amoureuse était de repousser au plus loin possible, tout en la préparant, l'annonce de la séparation.

Je ne croyais rien des propos que Geneviève me tenait, mais j'étais sous le charme. Il m'arrivait la meilleure chose qu'on puisse souhaiter à quelqu'un. J'avais retourné dans tous les sens le problème de la vie pour en conclure que l'amour est ignorance.

Le bonheur, c'est de se dire :

— Quelqu'un m'aime que je ne connais pas, qui n'en sait rien, et de laisser place à au moins une exception.

Geneviève en était une.

Elle remettait ma vie à la bonne heure et à un point de départ quelconque. Il me restait à jeter mon roman au feu ou à l'eau. D'ailleurs je m'avouais à moi-même que j'atteignais l'âge mûr où l'on écrit pour se défaire de ce que l'on est.

Geneviève interrompit nos présentations. Une dame d'une taille plutôt haute mais à l'allure voûtée s'était introduite dans la librairie. Aussitôt s'engagea une conversation sur les religions sans qu'il me fût possible d'en percevoir la cause. Les voix des deux interlocutrices se morcelaient et se confondaient. Elles portaient des jugements similaires sur le fait que Dieu existait en chacun de soi et nulle part ailleurs. Elles se disaient que l'on n'aime les autres que si l'on s'aime soi-même.

Je ne les écoutais plus. Je me contentais seulement de regarder Geneviève en faisant bien attention qu'elle n'en remarquât rien. Je prévoyais l'instant où ses yeux croiseraient les miens que j'écarquillais d'un point à l'autre du magasin.

Chaque reflet que j'y trouvais renforçait en moi la sensation d'avoir déjà rencontré cette image. C'était, comme dans tout rêve, au-delà de la connaissance confondue du passé et de l'avenir.

Mon tempérament m'a aidé dans ma vie à ouvrir mes yeux de mon mieux pour me frayer un chemin. J'ai beaucoup fait mon bonheur de l'évidence de n'être nulle part à ma place au monde. J'ai plus encore fait mon bonheur de l'évidence suprême qu'il n'y avait pas d'évidence. Tout au plus, je me suis reposé sur le souvenir de m'être frotté par nécessité avec la fatalité. J'en ai gardé comme l'empreinte d'un baiser dans ma chair.

Mon livre pouvait par conséquent recommencer. Il me semblait que la rencontre de Geneviève me procurait un nouvel élan. Non seulement je découvrais que j'avais toujours eu raison de croire en mon bonheur, mais aussi je mesurais que tout s'effacerait d'un instant à l'autre si je divulguais mes émotions. C'est alors que j'ai pensé que mon roman n'était pas si bon que cela, qu'il était même plutôt raté.

Mon attention se concentrait sur la fausse pudeur qui me faisait reconnaître mon erreur. Je ne me sentais pas dépassé par les événements parce que je l'avais toujours plus ou moins été.

Au contraire, je ne voyais plus les raisons de contenir la plainte des mots. Les mots avaient tous gagné leur liberté et je n'étais plus en mesure de leur imposer une quelconque autorité.

Tranquillement, Geneviève m'assénait ses coups. Elle ne les manquait pas et, pourtant, je ne les ressentais pas. Depuis les premières lignes de mon livre, j'ai écrit que j'avais été insensibilisé aux piqûres des mots. Il est vrai que je leur ai consacré tout mon temps et que j'ai fait comme si je savais leur servir d'appât.

Il s'était passé quelque chose qui avait transformé ma vie. Geneviève m'en rappelait l'effervescence. Elle me livrait à une image de ma mémoire qui aboutissait à ce livre. Était-ce un privilège pour moi d'être le premier à bénéficier de cette grande injustice ? En tout cas, je ne me permettais pas de me plaindre, sinon en exerçant l'intention toute formelle de limiter mon bonheur à mes pages d'écriture.

La librairie était déserte. Geneviève avait raccompagné la dame dehors. Les livres étouffaient. Moi je ne voulais pas subir un semblable entassement. Il m'était encore moins supportable de me retrouver ainsi au centre de cette pyramide. Une position plus en coin m'aurait davantage soulagé. Il me venait en tête non plus de réécrire le livre manquant à toutes les librairies et les bibliothèques, mais de supprimer les uns après les autres, grâce à une nouvelle écriture dont j'aurais été l'inventeur, les mots que j'avais composés.

Rude travail ! A vrai dire, je ne me sentais pas assez fort pour en relever le défi. Si encore un fil conducteur avait existé, j'aurais sûrement réussi à débobiner mes histoires en tirant sur un mot qui aurait entraîné tous les autres.

Il me paraissait évident que mon bonheur se régalerait de cette grotesque mimique. Non et non, je ne pouvais pas renoncer à cette attente des mots qui avait rempli d'aise toute ma vie.

Geneviève était le retour à mon livre et à un éparpillement de ma nature entre dérobades et acrobaties du langage. Je croyais qu'elle m'aiderait à mieux écrire et à m'interposer entre ma vérité et mon bonheur.

Elle gravissait une à une les marches de mon esprit dans le but de me remettre dans le droit chemin. Une nouvelle chance m'était offerte d'aller au-delà de ma vie. Le noeud coulant des mots se resserrait sur moi, mais l'impétuosité de Geneviève me disait que c'était pour la bonne cause.

— Ton livre est à l'intérieur de toi, me certifiait-elle, et il revêt le cœur de tes mots du manteau d'Arlequin.

Reconnaissait-elle que la partie du roman qui ne me découvrait pas était plutôt satisfaisante ? Or je ne me laissais pas impressionner. Il me fallait croire tout ce qu'elle rapportait.

Au risque de rabâcher, je lui expliquais ma théorie des trois étages.

D'abord, la porte d'entrée s'ouvre sur les mots. Ensuite, un escalier grimpe vers les pièces réservées aux sens et aux idées, comme on dirait aux mâles et aux femelles. Enfin, sous une trappe, une échelle mène à une cave qui fait office de mine d'idées et de désirs, pour ne point parler d'un lieu de fournitures des nourritures terrestres.

Je terminais ma description en profitant d'un instant d'inattention de Geneviève pour appeler cette maison « Embuscadère », vague compromis, on aura compris, de l'embuscade et de l'embarcadère.

Geneviève prétendait que j'étais coupé des réalités, tel un arbre dont les branches auraient été arrachées les unes après les autres pour mieux laisser arriver jusqu'à moi les lumières du bonheur.

Quelqu'un comme Geneviève était peut-être même en mesure de ramasser les fagots destinés à alimenter ce grand feu-là.

J'avais été séduit par les remarques qu'elle développait sur la marche des cercles. Elle avançait qu'à l'image de la terre les hommes tournaient toujours en rond. Leurs idées, leurs amours, disait-elle, aboutissent toutes à des carrefours qu'elle dénommait des « Galilades », en hommage au savant de Toscane. Selon elle, le meilleur d'un être n'allait jamais vers un point défini, mais tout au plus vers quelque chose qui ressemblait trait pour trait à son passé.

Cette théorie des rotations m'enchantait. Il me semblait que je n'en avais pas, depuis très longtemps, entendu d'aussi proche de la réalité. Je reconnaissais surtout qu'elle me visait directement, d'autant plus que j'aurais été incapable d'en imaginer une pareille.

Je me réjouissais a posteriori de n'avoir jamais cessé de tourner en rond autour de ma vie. Je m'apercevais aussi que je tournais, dès mes premiers mots, autour de mon livre. Je ne l'achèverai pas, pour ne pas chercher à l'arracher de je ne sais quelles flammes de la psychologie humaine.

Mon roman n'est-il qu'un passage entre les deux faces d'un bonheur repu d'éternité ? Plongés dans un bain de cendres froides, les mots retombent de haut et rompent leurs amarres. De toute façon, je ne m'en occupe pas.

Geneviève ni moi ne pouvions vivre sans mouvement. Nous roulions sur un tandem or, un vélo volé à un horloger. Couleur des années passées en eau vive !

Puisque rien n'était réel et nous rabattait d'un coin à l'autre de ce vase arrosé par l'eau des rêves, nous nous sentions reflourir pour une vie commune. Quel bonheur de vivre sans jamais rêver assez !

J'abandonnais mon livre. Je n'en suis pas entièrement sûr, mais je préfère le noter ainsi.

Quand j'écris que j'abandonnais mon livre, je voudrais que le verbe ne finît pas. Et ce vœu suffit à me redonner courage et me remplir d'un bonheur dont j'avais craint d'épuiser les ressources.

Pourquoi m'arrive-t-il d'être à ce point dépourvu de réaction ? Les mots se font tout minuscules. Ils resserrent leurs rangs pour me dresser une frontière entre l'usage de la parole et celui de la vérité.

Combien de temps suis-je resté auprès de Geneviève ? Jamais je n'ai encore dit à personne, je crois, que ce temps a duré aussi longuement que l'on peut passer à côté d'un rêve sans le saisir. J'en garde une subtile trace dont j'essaie de me séparer depuis peu. C'est de présumer contraire à mon bonheur de raconter une histoire jusqu'au bout.

Cette histoire serait celle des gens qui écrivent un livre pour eux-mêmes. Ils empruntent une attitude qui révèle une imagination trop féconde.

Ne me suis-je pas comporté avec mon roman comme ces poètes qui imitent les autres poètes ? Ne trouverait-on son bonheur que dans un amour et un plaisir immortels et non dans la quête d'une vie nouvelle ? D'ailleurs, je m'en suis déjà expliqué :

— Le monde dont on rêve se tient toujours à portée de la première préméditation venue.

Geneviève était mon inspiratrice. Mais peut-on ainsi qualifier une personne qui vous empêche d'écrire et, pour tout dire, vous libère d'un fastidieux travail de copiste ? Me dépossédant de mon livre, elle me faisait accéder à mon indépendance. Elle hissait sur ma vie le drapeau bariolé du rêve, la couronne de lauriers des mots, la grand-voile de la liberté.

Que de grandiloquence pour rendre droite une pensée qui ne le demande pas ! Dites, marchands de bonheur, me feriez-vous une remise sur tous les articles que je supprimerais des rayons de mon livre ?

Geneviève me tenait par la main pour les éliminer les uns après les autres.

En ce temps-là, je voyais dans la nuit. La carcasse de mon livre me servait

d'épouvantail. Les mots m'atteignaient encore, mais pour mieux déchiqueter les rideaux en peau de chagrin pendus devant les fenêtres de ma destinée.

Puis vint le jour où les mots ne me firent plus crédit. Geneviève avait disparu. Je ne comprenais plus rien de cet épisode de mon roman et me consolais d'avoir employé mon temps comme certains mots : sans lui donner tout son sens.

Dans les profondeurs de mon sommeil, Geneviève s'enfouit en ne me laissant pas le soin de connaître les limites de mon bonheur.

Un défilé d'images toutes plus belles les unes que les autres me barrait l'envers du décor. C'est alors que je me suis mis dans la tête l'in vraisemblable souvenir d'un bonheur interrompu et incomplet.

A plus honnête que moi-même, quelque lecteur ou lectrice de passage, il me fallait avouer que je n'avais peut-être pas été aussi heureux que j'avais bien voulu le dire et l'écrire.

17 - L'EXIL

Ma jeunesse était finie.

Je m'employais à offrir sa chance à un nouveau bonheur. D'une certaine manière, je ne changerais plus. Ma soumission aux mots ne donnerait plus lieu à la moindre ironie.

Aucun retournement n'était à prévoir.

Du vaste domaine temporel, éclairé par les premiers ou les derniers feux d'un soleil pâle, s'avancait encore d'un cran un ultime message de paix. Personne ne me couperait l'envie de vouloir comprendre ce déballage du sens. Même dans cette nuance, mon bonheur restait intact, à moitié inassouvi, à moitié intarissable.

La coquille des mots cédait en se fendillant de toute part. Le roman bouillait dans une casserole chauffée au bois des crayons de papier. Je me sentais enfin prêt à lever le siège de mon passé.

Une vie m'appelait-elle à dépasser toutes les bornes ?

Soigneusement, je me mis à ranger mes affaires sous l'emprise d'une fièvre d'ordre. Il me semblait que j'étais sorti du fleuve des mots et que la berge s'écartait des rares pouvoirs dont je m'étais cru à jamais dépositaire. Cet ordre me disait que je n'avais jamais su écrire.

Comme je restais sur mes gardes, il m'apparut que je tenais une bonne solution en donnant envie aux gens d'écrire. Ainsi ne se refermeraient pas derrière eux les

portes de l'ennui et de l'étouffement. Et l'on ne traiterait pas à part le sort des survivants de la dernière heure, quand les brouillons vont au panier.

J'étais rétabli. La solution de mon livre avait déjà été divulguée. Je n'avais nullement besoin d'attendre les toutes dernières lignes pour me conforter dans l'idée que j'étais bien l'auteur de ce méfait. J'emploie à dessein ce mot. Voici pourquoi, je l'atteste.

Jusqu'à présent, par le bonheur et par les mots, j'avais doublement évité d'être seul. La solitude m'aurait fait penser à un sacrifice. Je n'aurais pas été tenté de vérifier par moi-même l'épaisseur de son filtre et l'éventuelle fragilité de son système. C'était comme si je me refusais un état dont je savais par avance qu'il me serait hostile, de la même façon qu'on n'enfile pas un habit qui déplaît. Peut-être distingue-t-on parmi les écrivains les solitaires à leurs dispositions pour un bonheur sans raison ni mesure. Ceux-ci empruntent bien les chemins détournés par pur plaisir. La beauté à leurs trousses !

A bord de ma voiture, je me mis à hanter le boulevard périphérique. Il m'est arrivé de passer des journées entières au volant, seul, à circuler autour de Paris.

Mentalement, j'organisais et recréais l'encerclement de la capitale. Je décrétais que le siège durerait aussi longtemps qu'il faudrait de patience pour obtenir de l'humanité les faveurs de tourner en rond.

Faisons comme la chance, me disais-je. Tournons ! Soyons la chance qui toujours sourit à quelqu'un et rappelle que chacun gagne à son tour, quoique personne ne l'emporte à la longue. Tout se passe comme si le sens inverse des aiguilles du temps influait sur la chance.

De nouveau, je m'affranchissais du sens des mots. Mon accélérateur devenait mon excellérateur. Je n'éprouvais pas sur le moment le désir de me vanter de ma découverte de sorte que le compteur pût maintenir la vitesse entre le bonheur et les mots.

Peu de gens savent écrire en conduisant. Ma technique consistait à coincer mon livre entre le tableau de bord et le volant. Les phrases se composaient dans les encombrements des autos et des mots.

Je faisais le plein à une station d'essence Total. Peut-être viendra un jour où l'on débaptisera cette compagnie. J'espère que je ne serai plus là pour m'en offusquer. Quel régal, en attendant, de s'arrêter au bord d'une route équipée d'une pompe Total. Rien ne transparaît de sa vocation de sanctuaire de la modernité.

Lors de nos gros embouteillages, en début de matinée ou fin d'après-midi, quand le périphérique était paralysé, j'engageais la conversation avec des automobilistes auxquels je racontais mon aventure. Même quand la circulation se bloquait une heure durant, nous ne quittions jamais nos véhicules. Nous abaissions nos carreaux et conversions sur nos conditions humaines.

Reflets de nos faux voyages, nos moteurs ronronnaient nos humbles délivrances. Dans ces circonstances, chacun lutte de toutes ses forces avec la paix de sa conscience et la perte totale de son temps.

Sur mon anneau, la planète parisienne agitait son bonheur magistral.

Saturne, ça tourne à l'autoportrait.

J'y avais été heureux sans me soucier du bonheur de mes semblables. Ma voiture resterait en orbite pour mieux me faire goûter à leur bonheur. Les rôles n'étaient donc pas tout à fait inversés puisque je me préparais, comme aux meilleurs jours, à vivre de nouvelles aventures exaltantes.

Le périphérique me retenait d'aller plus loin.

Il arrive que le bonheur se réduise à une tournée de remparts où l'on se remplit de mots à demi-morts. Faut-il, autant qu'on le dit, continuer à vivre entouré de gens qui ont trop de bonnes raisons d'être heureux ? Méfions-nous des mots qui dorment. Ils ne se tiennent plus en sentinelles devant le fameux étalage des richesses de l'âme. La séparation a disparu qui prévenait de l'illusion d'appartenir à un autre monde.

Tout ce qu'on qualifie de beau dans le danger m'a fait penser que cet autre monde était en prose, comme on parle d'une montre en quartz ou d'un vêtement en satin.

A la manière du vieux maître Lao-Tseu et pour ne point révéler d'autres influences, je me répétais aussi que ce monde ne m'était pas étranger. Je ne me souvenais plus où je l'avais connu, mais j'avais sans doute été le témoin d'une scène extraordinaire dont la beauté avait été trop forte pour que ma mémoire pût la retenir.

Depuis longtemps, ce qui aurait dû être tout ou rien à la fois avait seulement choisi de n'être que rien. Ce rien prenait pour moi des allures gigantesques qui me prédisposaient tout naturellement à une vision circulaire de l'existence comme me l'accordait le boulevard périphérique. A dire vrai, je ne m'occupais pas beaucoup d'avoir confondu les instruments du langage avec les mouvements des automobiles.

Mon manège avait duré le temps d'une lune. Le dernier jour, j'avais été le témoin d'un accident sans gravité à la porte de la Muette. Quoi de plus neutre en ces lieux que le choc de deux voitures presque arrêtées et que le bris de leurs phares ! Mais l'un des conducteurs s'était soudain échappé de son véhicule, criant à tue-tête des propos incohérents. Il avait remonté en courant la bretelle de sortie voisine et avait enjambé la rambarde de la passerelle qui domine à cet endroit la chaussée.

Toute la circulation s'était interrompue. Certains automobilistes avaient même quitté leur véhicule pour mieux observer la scène. L'homme donnait l'impression

qu'il allait se jeter dans le vide. Il hurlait de plus en plus fort, tandis qu'un concert d'avertisseurs résonnait maintenant partout à la ronde.

Que faisais-je dans cette fosse d'orchestre ?

Quand l'homme sauta, l'élan des mots m'emporta de nouveau.

Il se tut ; il se tua.

Je me réveillai en sursaut d'un rêve qui n'en était pas un. Le vent froid avait desséché mes bienheureux draps. Au ciel, les étoiles tremblaient sur des guirlandes peuplées de lettres et composant d'inimitables alphabets. La distribution des mots s'affranchissait des anciens couronnements. La docilité céleste serait ma couverture. Ainsi quelque livre, celui-ci peut-être, deviendrait ma seule attraction.

Les étoiles s'étaient réunies pour moi comme des élèves dans la cour d'une école avant un examen de fin d'année. Alors, quittant mon périphérique, je regagnais la ville, tout décidé à me remêler aux groupes.

A vie, j'ai récité mes leçons devant des professeurs de bonheur. Chaque mot prononçait une sentence et me retirait une part de mes responsabilités d'homme. Non seulement je serais toujours seul, mais aussi ma solitude serait liée à un bonheur qui m'entraînerait dans des régions privées de moi-même.

Chaque mot recommençait une nouvelle histoire et rebouchait le trou de mémoire qu'elle ne manquait pas de creuser. Un simple coup d'oeil aux étoiles me portait vers une direction inconnue.

Nul but à atteindre, rien que des hypothèses à désigner. J'avais en tête de réussir mon concours d'entrée dans la civilisation future. Le fil de ma pensée se déroulait sur le thème que le bonheur était toujours postérieur à quelque chose d'incertain, comme un désir infini de nécessité et d'exil partagés.

18 - LE MÔME

Il y avait longtemps que je n'avais pas rencontré Estelle. Elle venait de passer deux années de sa vie avec les suppliques et les colères de son mari, un ami d'enfance qui l'avait tyrannisée dès le lendemain de leur mariage.

Elle avait renversé dans le vide tout le contenu de son amour jusqu'à la dernière goutte.

Estelle avec ses sentiments, moi avec les mots, nous étions arrivés à la même conclusion. Nous voulions vivre au-delà de ce que nous étions. Nous nous imaginions dans une course au rythme trop élevé pour nos respirations.

Cette course effrénée, il se pouvait bien que nous la gagnerions ensemble.

Une vente aux enchères nous avait réunis. Nous nous étions disputés une collection de manuels d'orthographe dans les langues indo-européennes. Estelle avait remporté le lot puis, m'ayant reconnu, elle m'avait dit :

— Tu n'as rien perdu, car tout ce qu'on perd se regagne en maturité. C'est la seule victoire possible !

La beauté de l'existence vient de ce qu'on ne comprend jamais rien du premier coup. On peut même résider très longtemps dans l'angle ou dans l'ornière d'un sens qui ne se dévoilera pas. On passe alors tout son temps à faire de la morale, sans savoir si l'on cherche à éviter ou au contraire à mieux apprécier celle des

autres. On n'est donc jamais trop sûr de bien faire en restant jusqu'à la fin du spectacle ou en le quittant avant son dénouement.

Il en va de même pour tout ce qu'on croit aimer éperdument. Même le bonheur, on se prend à l'aimer sous la forme d'un personnage qu'on veut à la fois réel et imaginaire. Peut-être ne serait-on jamais heureux si l'on ne gardait enfouie en soi la peur de se faire attraper.

— Estelle, je n'ai rien perdu, lui répondis-je, mais je ne suis pas parvenu encore à contenir le bonheur qui me dévore les sens.

Contrariée par ma réponse, Estelle me dévisageait, semblable à l'idée même de la résignation. Elle me raconta que sur ses yeux un voile faussait ses jugements et la forçait à avancer à tâtons.

L'hésitation était sa règle de conduite, le bonheur sa seule insolence.

Je ne compris pas aussitôt qu'elle parlait de moi en évoquant les mots « me » et « je ». Elle savourait sa trouvaille de m'appeler le « môme » ou, plus communément « Momo ». Le mot « mot », quelle gloire !

Il ne me déplaisait pas d'être prénommé d'une manière fantasque et moderne.

Même de la première idée venue, du jeu de mot facile, de la liberté de penser et aussi de taire, j'ai mieux respiré la vie par tous ses pores. Le bandeau de l'imagination n'aura jamais quitté ma vue.

Estelle avait remarqué mon aveuglement et l'avait ramené à sa juste place.

— Chacun partage sa vérité, me disait-elle avec cette insistance que montrent certaines gens à ne pas imposer la fin de leurs phrases.

Elle voulait me révéler à moi-même que le chemin de mes jours s'était mal orienté. Au lieu de marcher droit, j'allais de travers comme un crabe.

Je tombais dans le piège qu'elle me tenait. Oui, nous serions deux, pas moins. Estelle voulait faire entrer tous les synonymes de peine et de malheur dans mon vocabulaire. Même si la chose était presque entendue, rien ne me pressait.

Le bonheur remédie à tout.

Il cède à tout.

Il est ce génie auquel on ne croit plus sitôt qu'il paraît. Son inspiration se tarit alors, dans l'attente d'une prochaine embuscade.

Estelle rayonnait d'une joie et d'un enthousiasme sans limite. Mais elle ne les imposait pas, respectant toujours l'avenir. Son esprit réservait l'hospitalité au désarroi de n'importe qui, sensible aux plaintes et aux cris. Je découvrais quelqu'un de plus heureux que moi. J'étais immensément fier, comme délivré soudain d'un trop lourd fardeau.

De son côté, mon livre s'accommodait bien de cette nouvelle compagnie. Il s'en trouvait lui aussi plus léger et dépossédé du spectacle des illusions. S'il avait su parler, il m'aurait appris comment les mots rêvent d'un autre destin que celui d'être alignés et enfermés.

Pour Estelle, mon livre m'indiquait les mots comme une carte les points cardinaux, comme une montre l'heure. Elle tournait souvent ses pensées autour du thème de l'invitation au temps.

Electrice de Baudelaire et de Rimbaud, elle se défait de la chose écrite, voyant dans les livres de prétentieux prétendants au règne du temps.

— Il n'y aura pas de succession, émettait-elle en sourcillant.

Complice d'Estelle, le lecteur a compris que non seulement elle me dominait en bonheur mais aussi qu'elle malmenait mes définitions. J'avais hâte de tout lui confier, à commencer par mon livre. Il suffit parfois de retirer son bracelet de montre pour goûter la vraie liberté. Et de merveilleuses images subtilisent les bijoux et les trésors du passé.

Ainsi renaît l'amour d'un bonheur commué en providence. Mais rien ne s'endurcit tant que l'entame. Quiconque part loin ronge les extrémités des mots. De cette érosion surgissent des racines qui enfanteront de nouveaux bonheurs équivoques.

Je me fais mal l'interprète de cette position d'Estelle au coeur des mots. Elle ne s'y croyait jamais perdue, gardant l'espoir où chacun l'a depuis longtemps abandonné.

Je ne me sens pas davantage autorisé à annoter dans une marge factice que les crises ou les malentendus de sociétés tiennent de ces deux natures de bonheur qu'Estelle conciliait avec, d'une part, les gens arrivés au bonheur par la voie du malheur et, de l'autre, les gens tellement comblés de bonheur depuis leurs premiers jours que leur bonheur même puise à la source de leur bonheur pour en remplir le cours.

Par simplicité plus que par modestie, il est convenu d'employer le singulier pour parler de quelqu'un. Il est vrai que la règle de l'unité répond en général à la question du nombre. Tel n'était pas le cas d'Estelle qui changeait de personnalité presque tous les jours. Peut-être ressemblait-elle au monde par les singularités qu'elle lui concédait. Elle rétorquait pour se défendre qu'elle soignait seulement son apparence.

Il fallait insister pour l'entendre confesser qu'elle avait lié un pacte amoureux avec les miroirs.

— Le secret de mon bonheur, me soupirait-elle, c'est l'obstacle d'un miroir qui me sépare de mes prochains.

La vérité me pressait d'en connaître plus sur le pressentiment d'être arrivé trop tard. Et ce qui m'arriva m'a ravi.

Cette fois, je croyais que j'allais répudier mon roman et toute l'abnégation qu'il supposait, pour me consacrer à Estelle. La force qui m'entraînait vers elle ne ressortait plus du champ de l'écriture. Seules me retenaient au livre les pages déjà écrites. Seules elles effaçaient mon avenir. La beauté d'Estelle leur volait l'actua-

lité. Je me demandais même si je ne devais pas laisser l'histoire se poursuivre sans moi.

Cette étrangeté à la littérature remplissait ma vie jusqu'à écarter de mon esprit certaines de mes occupations routinières. Estelle, ou plutôt la personne que je voyais derrière son apparence, décourageait les rivalités des mots.

— Ton livre ne restera jamais que la vitrine de ton être, ainsi qu'il en est de chaque oeuvre, disait-elle.

Mais le centre de mon être s'était enveloppé dans les papiers du bonheur, tout au fond du grand magasin d'un langage dont j'évitais de croire qu'il était le mien propre.

L'amour venait écrire sous la main du présent, écrire encore et toujours écrire le récit de ma vie merveilleuse. Mot après mot, il effaçait un testament que le bonheur s'empressait de récrire. Ce livre ne pouvait pas exister, ou alors comme un ustensile de la pensée auquel Estelle et moi nous aurions accroché nos rêves de plein gré.

Le temps qui assaillait Estelle se brouillait avec mon présent. Il ne nous appartenait sûrement pas d'être faits l'un pour l'autre, mais de disputer ensemble la même partie. Une sorte de clémence m'invitait à sacrifier mon passé sur l'autel rehusant du « plus-que-parfait ». Je dénudais mes mots de leurs armes.

Estelle me tirait de la paix intérieure de ma vie pour m'emmener dans les parages de son bonheur.

Ces pages se referment sur une apologie du bonheur qui me destitue enfin de tout pouvoir sur les mots. Mais avant, je préfère encore refermer les yeux que les rouvrir dans un vide où l'on me remet sur le bon chemin.

Estelle ne le voulait pas. Elle partait du postulat que j'étais né, comme tout le monde, pour connaître le malheur. Elle prévoyait que je m'apercevrais bientôt que mes jours étaient remplis de malheur, et depuis si longtemps que je ne m'en plaignais même plus. Moi j'étais disposé à souffrir a posteriori et, si c'était possible, de manière rétroactive.

Cette meilleure compréhension de moi-même redoublait mon bonheur.

Puisque mon livre ne me laisse le temps de l'écrire ni ne me donne les mots de la fin, je ne sais si j'ai bien fait de franchir le passage du bonheur avec Estelle.

Rien n'empêche le lecteur de penser que ma vie s'achèvera comme ces livres qu'on abandonne sur les étagères des bibliothèques et qu'on n'ouvre plus que pour les feuilleter et moins les rouvrir.

Il est des bonheurs qu'on relègue ainsi dans des boîtes à oublier. On en attrape des bleus à l'âme et des obligations qu'on ne soupçonnait plus. Soudain, le bonheur s'humanise. Il interrompt son concert, il a changé de registre. Les amours ont un tel besoin de secret qu'on prend soi-même envie de limiter ses ambitions.

J'avais appris que l'on ne doit pas confier ses sentiments tant que l'on n'a pas pris quelques distances avec leur impétuosité. Estelle ne partageait pas cette pensée. Jusqu'à un certain point, elle ne voulait même rien partager de ce qui m'engageait à vivre en société.

— C'est bien assez de partager ta vie, Momo, me disait-elle avec un brin d'ironie.

Je contenais mon bonheur en m'arrangeant avec l'idée que je ne percerais jamais son mystère. Mon livre n'était pas encore achevé qu'Estelle l'interrompait de plus belle en sonnant la charge de tous les bonheurs.

Un enfant nous était né.

Sur la roue de la vie qui tourne d'une génération à une autre, le bonheur n'en finit pas d'attrapper les mots. Toutes les personnes qu'on y aime vivent dans une solitude aussi vaste et flamboyante que l'affection qu'on leur porte. Elles sont une encyclopédie vivante de tendresses et de baisers qui immunisent contre les fins de livre. Elles feignent de ne pas vouloir dire qu'il est temps de se séparer et de redescendre du podium des mots.

Il ne s'est jamais terminé un jour où je n'aie essayé de repasser trait pour trait sur le tableau du bonheur et de reproduire ainsi une copie originale du mot à l'état brut.

Piètre ciseleur d'idées, j'ai néanmoins choisi de faire carrière dans un amour aussi désintéressé et dépossédé que possible. Que m'importe si ma personne y a laissé des plumes ! Ne se trouve-t-on pas là au coeur de la littérature ? Je ne me suis jamais senti mieux que lorsque je disparaissais sous la couverture des mots pour casser la graine de la vie.

Mais rares rescapés sont les mots employés ou plutôt déployés sur leur vrai sens. La musique n'échappe pas à la règle. La musique continue, les mots aussi, et on n'entend plus leurs notes.

Même les plus heureux livres ont une fin qui ne résiste à aucune ressemblance. Certes, tout meurt, à condition de correspondre à ce que l'on attend. Selon ce principe, le bonheur de la vie n'est point aussi dénué de sens qu'on veut bien le dire ici ou là. Le livre est déjà refermé que l'on suppose le contraire. De nouveau revient la musique dont on rejette, dans un ultime vacarme, l'étourdissant message sur les mots.

Tiens, ceux-ci prétendent qu'il ne vaut rien d'être heureux parce que l'on ne se souvient jamais de ses bonheurs. C'est pourtant là tout ce que mon roman a essayé de vérifier : seul l'oubli du passé reflète une image du bonheur et seul l'oubli du présent laisse filtrer un prochain bonheur.

Pour l'heure, mon dernier bonheur formule le voeu de trouver une fin à mon livre qui le soit aussi pour moi-même. Sainte-Ironie, priez pour le fabricant de mots, votre pauvre « moqueur ».

La révélation de la fin m'inflige le châtement suprême d'un bonheur de vivre dont je m'étais toujours douté du soutien. La preuve est faite maintenant. Mon bonheur partage l'humiliation que la réalité inflige à la fiction. Il est aussi toute la faiblesse d'un roman qui n'égale jamais une quelconque réalité, même la plus atroce. Ce jeu terrassant se termine au tribunal des mots et me rend mon entière liberté.

Si j'écris un livre, il se terminera ainsi. Mais je me surprendrai à ne pas le laisser faire. J'inventerai une dernière histoire pour épater Estelle avec des pinces.

Je redirai le bonheur. Les gens, quand on les connaît, ils marchent comme des crabes. Ils ne vont jamais jusqu'au bout des histoires qu'ils racontent. Ils prennent le sable qui glisse sur leurs mots pour de la poudre aux yeux. A ce propos, je concours pour le titre de champion toutes catégories du bonheur blindé et de gargouille d'une cathédrale de mots. Les gens, quand on les connaît, sans qu'on leur demande, parlent en ramassant un crabe du mot coeur.